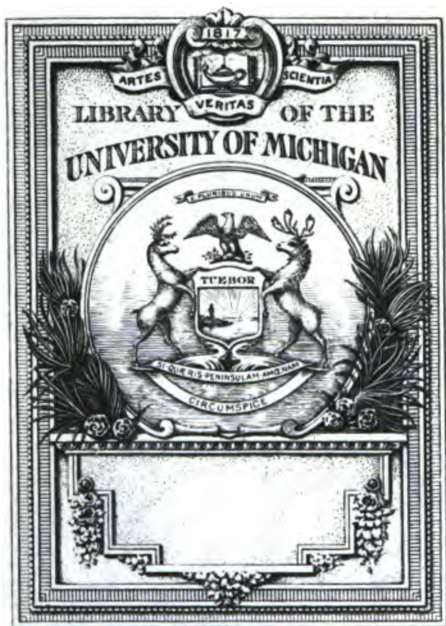

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

POÉSIES

AU FOYER

DE MON PRESBYTÈRE

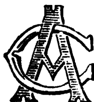
M. L'abbé APOLLINAIRE GINGRAS

AU FOYER

DE

MON PRESBYTÈRE

POÈMES ET CHANSONS



QUÉBEC
Imprimerie A. COTÉ ET Cie

1881



AU

RÉVD M. M.-E. MÉTHOT., D.-T.,

RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

L'AUTEUR

Son ancien protégé

DÉDIE

CET HUMBLE VOLUME

AVEC

AFFECTION ET RECONNAISSANCE



PRÉFACE

—

AU PUBLIC :

J'offre à mon jeune pays quelques poésies fugitives. Je ne dirai pas, pour me donner de la contenance, que je cède aux sollicitations de mes amis. Le fait est que je n'ai pas, pour me décider à ce jeu d'enfant, consulté mes amis. Si mon très humble volume les humilie, ce sera bien sans qu'ils s'y attendent. Qu'ils me le pardonnent : entre amis, ne faut-il pas se pardonner quelque chose ?

Je me garde aussi de dire, comme je l'ai lu dans trois douzaines de préfaces : J'essaie de combler une lacune. Non. La poésie, c'est du chant, c'est de la musique. Si la vie était une fête, la musique ne pourrait en être absente sans laisser une lacune. Mais la vie n'est pas une fête ! Donc, en publiant ces quelques rimes, je ne crois pas venir combler la plus imperceptible lacune : vous voyez, chers lecteurs, mon louable désir d'être modeste—au moins dans ma préface. Pour un soi-disant poète, c'est déjà merveilleux, je suppose ? Bien.

Qu'est-ce que je viens donc faire ? Je réponds par un apologue :

Par une hâtive matinée de printemps, je revenais à pied d'un malade.

Je cheminais à travers une érablière où de gros sapins portaient encore sur leurs branches un peu de neige. Pourtant, il circulait déjà dans l'air quelques rares insectes. Des mouches vulgaires, des scarabées aux ailes d'or ou de nacre, de bleus coléoptères, que les premiers frimas

d'automne avaient gelés et qui croyaient—à l'encontre du moine d'Olmutz—sommeiller depuis des siècles, se réveillaient çà et là avec un joyeux bourdonnement de ressuscités qui semblait dire : " Enfin ! le voici, le printemps ! "

Du sein d'une pile de perches de cèdre, je vis sortir un pâle papillon. Son vol était lourd : on eût dit qu'il traînait sous ses ailes les débris de son cocon mal détaché. Un papillon ? déjà ? à cette saison ? au milieu d'une forêt sans feuilles où il n'y a encore de vert que les sapins, qui le sont toujours ? Cela me sembla charmant de grâce et de contraste. Je le regardai planer sur une tache de mousse verdissante, je le regardai tournoyer autour des souches panachées de neige, gambader sur ses petites ailes mal dépliées. Faut-il l'avouer ? D'un coup de chapeau, je le fis tendrement prisonnier. Il égaya ma chambrette de vicaire une semaine durant, puis il trépassa : la vie de vicaire peut faire trépasser un papillon, croyez-m'en. Je l'expédiai à un ami naturaliste. Si je vous disais la belle lettre de

compliments je reçus ! moi qui, imaginez, avais craint de faire rire l'ami à mes dépens !—Ces surprises consolent : il arrive si souvent, dans ce bas monde, que l'on fait rire de soi précisément quand on espérait sans malice provoquer le plus l'admiration !—Donc, j'avais, sans m'en douter, expédié à mon ami un petit prodige entomologique : les antennes, l'abdomen, le thorax, les pattes de devant, les pattes de derrière, l'époque de l'éclosion, tout semblait, paraît-il, avoir été calculé comme exprès par la nature, dans la création.... de ce petit monstre, pour piquer l'intérêt de la postérité.—Mon ami, par privilège, l'avait fixé à ses lièges avec une épingle quasi d'argent, et le rachitique phénomène était sûr de sa petite immortalité.

Vous comprenez, lecteurs intelligents?—Notre littérature canadienne est encore un peu en hiver. Le franc printemps pour elle n'est pas encore arrivé : sur elle, à peine encore quelques rayons. Eh ! bien,—façon de m'ôter la chair de poule,—avant de laisser sortir de mon cahier

ces poésies peut-être trop incolores, je me dis : Les moindres papillons, qui auront le courage d'éclore à cette saison hâtive, ont une grosse chance d'inspirer un brin d'intérêt—de compassion, si l'on veut—même quand plus tard des productions mille fois plus brillantes écloront pour les éclipser. De leur vivant,—si éphémère que soit ce vivant,—on les regardera voleter,—dût-on devant elles rester aussi froid que mes souches panachées de neige devant mon papillon ; puis, après leur mort, on leur accordera peut-être encore un coup d'œil de curiosité. En les contemplant, les écrivains de l'avenir diront avec une charitable sympathie : " Mais ! voyez donc : ce n'était déjà pas si mal ! " Ce qui, au fond, signifiera : " Mais ! Mais ! quel chemin la littérature canadienne a fait, depuis ces poétereaux jusqu'à nous ! "—Je les vois d'ici se gourmer, les coquins !—N'importe.

Enfin, voici pour quelle raison je prends la liberté de faire trève pour un quart d'heure à mes graves occupations de curé de village, et ce

qui me décide surtout à mettre sous les yeux d'un public toujours un peu espiègle de soi-disant littéraires bagatelles. Par cette démarche, tout bonnement récréative, je viens dire aux jeunes gens encore moins âgés que moi qui se sentent du souffle et à qui la plume chatouille les doigts : Mes jeunes amis, que ma témérité bien intentionnée vous encourage. Voyez : malgré la nature, qui m'a pourtant refusé de grandes ailes, je me suis risqué, et, ma foi, je n'en suis pas plus mort pour tout cela. Que mon exemple vous apprenne que dans ce merveilleux pays de la poésie, on peut fort bien se casser le cou,—et rester debout.

A. G.

Saint-Edouard de Lotbinière, 1881.



ERRATA.

Page 24, au lieu de :

Divers le mal qu'elle nous cause,

lisez :

Divers est le mal qu'elle cause.

Page 48, au lieu de :

Un jour peut-être, au *fond* de quelque basilique,

lisez :

Un jour peut-être, au *front* de quelque basilique.

Page 110, dernière strophe, au lieu de :

Mon aviron tout *courte* . . . . .

lisez :

Mon aviron tout *court* . . . . .

Page 126, dixième vers, au lieu de :

foulerat,

lisez :

foulera

Page 175, au lieu de :

O peuple ! à ce serment tiendras-tu ?—Oui sans doute !

lisez :

O peuple ! ce serment, le tiendras-tu ?—Sans doute !

Page 179, avant-dernier vers, au lieu de :

La brise n'a-t-elle pas....

lisez :

Les zéphirs n'ont-ils pas....

Page 181, treizième vers, au lieu de :

O terrasse ! puisses-tu,....

lisez :

Terrasse ! oh ! puisses-tu,....

Page 199, dernier vers, au lieu de :

Venez *tous* à mon gai presbytère.

lisez :

Venez à mon gai presbytère.

Page 233, deuxième vers du refrain, au lieu de :

Le citadelle te regarde !

lisez :

La citadelle te regarde !

N. B.—Exerçant le saint ministère à une quinzaine de lieues de Québec, nous n'avons pu donner à la correction des épreuves une attention très minutieuse. Malgré cette circonstance regrettable, nous espérons cependant que le petit volume, grâce à l'intelligence de nos typographes, se présente devant le public avec une toilette relativement soignée.

A. G.



UNE SOURIS

QUI N'AVAIT PAS LA LANGUE DANS SA POCHE

L'ÉTUDE est commencée : un silence d'Église !
On n'entend que l'horloge et le Maître qui prise,
Et ce bruit sans éclat, ce bruit savant, confus,
De livres qu'on referme après qu'on les a lus,
De papiers que l'on froisse et de plumes magiques
Dont l'œil à peine suit les courses électriques.
Tout le "Peuple Écolier" étudie avec feu...
Quand je dis tout le peuple, il faut s'entendre un peu :
J'excepte les frelons—comme chez les abeilles.
L'un tâche de dormir ; l'autre bâille aux corneilles,
Ou, laissant à Newton son Binôme profond,
Il s'amuse à compter les mouches au plafond.

" Une souris ! dit l'un ; une souris ! regarde...
—Où donc ?—Le long du mur ; mais au Maître prends garde ! "
La chose était fort grave et fit sensation—
Tout comme s'il se fût agi d'un gros lion.
Non, non : Victoria, la reine d'Angleterre,
Par la grâce de Dieu " défenseur de la Foi ",
N'eût pas, en franchissant le seuil du séminaire,
Causé plus de surprise et produit plus d'émoi.
Une souris ! vraiment, la fortune était belle !
Dans un instant, chez tous nos bons lurons,
L'importante nouvelle
Qu'une souris est dans les environs
Circule à tire-d'aile.
C'était le cas :
Une souris, qui n'était pas
Du tout peureuse,
Avait poussé sa course aventureuse
Jusqu'au fond de l'étude : à des miettes de pain
L'animal trottinant allait calmant sa faim.
Notre souris, malgré sa taille et son jeune âge,
Était sans gêne tout à fait,
Capable de dire son fait
A n'importe quel personnage.
A nos joyeux badins elle fit en partant
Une semonce à bout portant.
L'un d'entre eux la voyant ronde comme une boule,
Osa bien plaisanter son petit embonpoint...
La jeune souris n'y tint point :
A demi dans son trou la voilà qui se coule,

Et là, leur dit : " Vous tous, gentils sirs, grands badins :
" Et toi qui sur mon compte amuses tes voisins,—
" Et toi qui dors, là-bas—et toi qui te réveilles...
" A mon humble discours prêtez vos deux oreilles.
" Si j'ai compris,
" Ma gourmandise,
" Brillants esprits,
" Vous scandalise.
" Gruger, c'est mon instinct, pourtant : le Créateur
" Comme tous mes aïeux pour gruger me fit naître.
" Mais si modeste au moins qu'il puisse vous paraître,
" En grugeant j'accomplis avec joie et bonheur
" Mon rôle de souris. Je le dirai sans peur :
" Il est un être fier, à qui la Providence
" A fait cadeau pourtant d'âme et d'intelligence,
" Et qui remplit, ma foi, son rôle un peu plus mal
" Que n'importe quel animal !
" Le paquet est pour vous, ô messieurs du collège !
" Combien, sortis d'ici, s'en retournent à lège !
" Bien souvent on y passe un, deux, trois, huit, neuf ans,
" Et l'on a fait... un cours de bancs !
" Un exemple tout frais : voyez-moi ce compère,
" Voyez : barricadé derrière un dictionnaire,
" Il badine et se rit des regards vigilants
" Du maître qui le vise et qui fait feu des dents.
" Cet autre ne travaille, hélas ! qu'au réfectoire :
" Il a su transformer son pupître en armoire,
" Et pendant que je prêche il mord dans un bonbon :
" Le seul mets qu'il respecte est sa pauvre leçon !

" Juste ciel ! c'en est trop ; et je m'en vais sous terre
" A l'instant loin de vous digérer ma colère ! "
Elle dit : et laissa tout le monde surpris
De trouver dans une souris
Tant de style et tant de science,
Tant de logique et d'éloquence.
Cette jeune souris dans son pays venait
De remporter, dit-on, sur toutes ses rivales,
Un prix qui donne du toupet,—
Le grand prix du prince de Galles !

***

Une leçon ressort de tout ce beau caquet :
Écoliers trop légers ! c'est à votre paresse
Que la souris s'adresse :
Dans l'univers, chaque être a son rôle et sa fin :
Ouvrez les yeux, voyez, lisez dans la nature.
Dieu dit au papillon : Plane sur la verdure ;
A l'étoile : Rayonne aux regards du marin.
Il dit aux rêves d'or : Endormez la souffrance ;
A l'oiseau : Peuple l'arbre où ton nid se balance.
Il fit,—le poisson pour nager,
La foudre pour détruire,
La souris pour gruger,
La mouche à feu pour reluire,
Et l'écolier,—
Pour étudier.





ANATHÈME

A LA COLLINE DE GELBOË

I

MALHEUR à Gelboë ! malheur !
A Gelboë, honte, anathème !
O jour néfaste ! ô deuil suprême
Pour mon pays et pour mon cœur !
Malheur à Gelboë ! malheur !

Elle a bu sans remords, colline criminelle,
Le sang de Jonathas et le sang de mon roi :
Que jamais la rosée à ton front n'étincelle !
Que l'aurore jamais ne se lève sur toi !
Que dans tes bois maudits l'oiseau soit sans ramage,
La vigne sans raisin, la brise sans odeur !
Qu'un automne éternel teigne ton vert feuillage
D'un sang fatal, d'un sang vengeur !

O mon pays, verse des pleurs :
Tes rois dorment dans la poussière.
La mort de sa faux sanguinaire
Les a fauchés comme deux fleurs :
O mon pays, verse des pleurs.

Comment sont-ils tombés, les forts, dans leur vaillance ?
Quand de leur riche tente ils sortaient le matin
En brandissant leur glaive altéré de vengeance,
L'épouvante planait sur le camp philistin ;
Et le soir, quand le fer assouvi de carnage
S'endormait triomphant dans le fourreau du roi,
Les barbares hurlaient de douleur et de rage
Et se comptaient avec effroi.

Et le Lion s'est endormi !
La vigne n'est plus protégée ;
Je vois la vigne ravagée,
J'entends les cris de l'ennemi :
Car le Lion s'est endormi !

Tremble ! ah ! tremble, Israël ! Vois-tu, sur tes collines,
Pauvre peuple, vois-tu briller dans le lointain
Cette épaisse moisson de dards, de javelines ?
Saül, réveille-toi ! bande ton arc d'airain !
Ton ombre fera fuir ces timides gazelles !
Lève-toi, Jonathas ! à nous, guerriers, à nous !
Qu'à vos flèches la mort attache encor ses ailes :
Guerriers tombés, réveillez-vous !

Pleurez-les, vierges de Sion :
Laissez, dans vos sombres alarmes,
Le flot des pleurs noyer vos charmes !
Tous deux sans vie—Aigle et Lion !
Pleurez-les, vierges de Sion !

Pleurez, vents du couchant, pleurez, vents de l'aurore :
Ils sont tombés ! Jourdain ! laisse aujourd'hui tes flots
Bondir en mugissant sur ta plage sonore,
Et qu'Israël entonne un hymne de sanglots !
Fallait-il voir le fils mordre aussi la poussière ?
Écartez de mon front, écartez, ô mon Dieu,
Un diadème encor tout chaud du sang d'un frère :
Oh ! plutôt un bandeau de feu !

Sous l'aile sombre de la mort
Qu'au moins Saül en paix sommeille !
Silence ! qu'aucun bruit n'éveille
Un Roi malheureux qui ne dort
Que sous les ailes de la mort !

Que de fois tu brûlas de m'arracher la vie,
Saül, quand au retour de ce sombre démon
Ton œil étincelait des éclairs de l'envie,
Ou qu'un cuisant remords venait rider ton front !
Mais n'expiais-tu pas toi-même ta colère !
Je te pleure, Saül, je te pleure, o mon Roi !
Que m'importe aujourd'hui ta haine involontaire :
Tu fus plus malheureux que moi !

Saül, dans mon sang que de fois,
Oh ! que de fois, farouche hyène,
Tu brûlas d'abreuver ta haine !
Pour m'anéantir, que de fois
Tu me poursuivis dans les bois !

Dans une grotte, un soir, tu sommeillais tranquille :
Le ciel mit dans mes mains la coupe de tes jours.
Je pouvais la briser comme un vase d'argile :
Je ne la brisai pas : car je t'aimais toujours !
L'aurore de nouveau vint réveiller ta haine,
Et je repris ma fuite à travers le vallon,—
Comme un timide oiseau qu'un chasseur dans la plaine
Poursuit de buisson en buisson.

Mais sous les ailes de la mort
Qu'en paix l'infortuné sommeille.
Silence ! qu'aucun bruit n'éveille
Un Roi malheureux qui ne dort
Que sous les ailes de la mort !

Silence, Gelboë ! puisse jamais la foudre
N'oser faire bondir tes lugubres échos !
Silence ! il a souffert : comment ne pas l'absoudre ?
Malheur, malheur à qui troublerait son repos !
Malheur à toi, David, si ta harpe en délire
Exhalait un refrain d'anathème enivré !
Bénis-le dans ton cœur, pleure-le sur ta lyre :
Il a souffert—il est sacré !

II

Oh ! comment ne pas te bénir !
Tu dors à côté de mon frère !
Vous viviez unis sur la terre :
La mort, se laissant attendrir,
N'a pas voulu vous désunir !

Mais Jonathas n'est plus ! Ah ! Jonathas ma vie !
Réveille-toi, réponds à mes cris déchirants.
Réveille-toi : c'est moi, c'est David qui te crie.
Jonathas de David n'entend plus les accents !
Oh ! pourquoi nous aimer d'un amour aussi tendre,
Si, destiné d'avance au fer de l'ennemi,
L'un devait quelque jour au tombeau seul descendre,
Et laisser l'autre sans ami !

Oh ! reviens, frère, du tombeau !
Ton âme adhérait à mon âme
Comme au sarment la douce flamme,
Comme la vigne au jeune ormeau...
Reviens, oh ! reviens du tombeau !

Reviens ! car la douleur est là dans ma poitrine,
Comme un sinistre oiseau sous un vieux toit désert.
Je la sens, je la sens tresser son nid d'épine
Et déchirer mon sein de ses griffes de fer.
Dans les murs de Sion comme au sein des campagnes,
Partout je porte au cœur un souvenir sanglant,—
Comme le cerf blessé traîne sur les montagnes
La flèche qui lui mord le flanc.

Frère béni, t'en souvient-il ?
Lorsque Saül avec menace
Dans les bois me faisait la chasse,
Frère, oh ! qui dora mon exil ?
Frère béni, t'en souvient-il ?

Jonathas ! je t'aimais comme une tendre mère,
Le matin, ta pensée embaumait mon réveil ;
Le soir, quand j'évoquais ton ombre à jamais chère,
Le ciel sur la forêt rayonnait plus vermeil.
Pleure, ah ! pleure, David ! qu'à jamais l'allégresse
Déserte ton foyer comme un hôte odieux !
Pleure ! qu'à flots amers le deuil et la tristesse
Montent de ton cœur à tes yeux !

Te souviens-tu, mon Jonathas,
Lorsque d'un message de vie
Tu chargeais ta flèche bénie
Qui me disait : " Reste là-bas " ?
T'en souviens-tu, mon Jonathas ?...

Te souviens-tu lorsque la forêt tutélaire
Abritait un enfant par ton père maudit ?
J'enviais à l'aiglon la mousse de son aire,
Au hibou sa masure, au passereau son nid.—
Mais si mon Jonathas venait à me surprendre
Mêlant mes pleurs amers à l'onde d'un torrent,
J'oubliais mon exil, et sur son cœur si tendre
Je reposais mon front brûlant !

Nous n'irons plus tous deux le soir
Calmer cet infortuné Père,
Ouvrir son cœur à la prière,
Égayer son esprit trop noir,
Et distraire son désespoir.

Je n'irai plus, avant le lever de l'aurore,
Épier de Saül le réveil plein d'horreur ;
Je n'irai plus, tremblant, sur ma harpe sonore,
Réveiller son espoir, assoupir sa douleur.
Et le soir, tendre ami, lorsque la nuit pensive
Versera sur les bois son jour mystérieux,
Nous n'irons plus tous deux nous asseoir sur la rive,
Pour chanter la splendeur des cieux !

Réveille-toi, royal ami !
Ton amitié suave et pure
Faisait rayonner la nature.
Es-tu pour jamais endormi ?
Réveille-toi, royal ami !

Oh ! tu ne m'entends plus ! quand mes larmes amères
Abreuveraient le sol qui couvre Jonathas,
Elles féconderaient quelques fleurs solitaires,
Mais lui, mais Jonathas ne tressaillirait pas !
J'irai, j'irai pourtant, ombre chère et bénie !
Où ton sang fut versé j'irai verser des pleurs.
Chaque soir me verra, sur ta tombe chérie
Porter des regrets et des fleurs !

***

A Gelboë paix et bonheur !
En te foulant, sainte colline,
Que le pâtre attendri s'incline
En murmurant du fond du cœur :
A Gelboë paix et bonheur !

Paix au gazon béni qui couvre l'innocence !
Qu'avec respect la nuit, planant sur tes sillons,
Te verse la fraîcheur, et l'ombre, et le silence !
Que toujours sur ces champs dorment les aquilons !
Qu'un arc-en-ciel toujours, après un tiède orage,
De ces bois tout en pleurs couronnant le sommet,
Console, en déployant ses feux sur le feuillage,
L'enfant qui dort sous la forêt !

Saint-Fulgence du Saguenay, 1878.





L'ANGE DE L'ESPÉRANCE

IL fait bien noir. J'entends siffler la brise :
Le vent d'automne effeuille mon noyer.
Mon chien sommeille, et ma braise agonise :
Il fait bien noir, ce soir, à mon foyer !
Ces blancs flocons, qui tombent en silence ?
C'est de la neige,—ou plutôt de l'ennui !
Chantons, mon âme, un hymne à l'espérance :
Car il fait noir,—oh ! bien noir, aujourd'hui !



Enfants ! l'été, sous les riants bocages,
Faites captifs d'éclatants papillons.
L'automne, enfants, peuplez d'oiseaux vos cages :
Les blancs frimas vont charger leurs buissons.
Mais prenez garde à votre insouciance,
Et dans vos cœurs, pleins de fleurs et de miel,
Enfants, tâchez d'encager l'espérance :
Car l'espérance est un oiseau du ciel !

L'homme ici-bas peut marcher sans richesse :
Le mendiant chante au bord du chemin.
Le cœur encor peut jeûner de tendresse,
Et le lévite a le front bien serein !
Mais sous nos cieux voilés par la souffrance,
Il est un vin qu'il faut mêler à l'eau :
Sans ton breuvage, ô céleste espérance,
L'homme ici-bas tombe sous le fardeau !

La folle joie à l'étourdi vous quitte ?
Laissez partir : cet ange est passager.
Si l'amitié désertait votre gîte,—
Riez : cet ange est encor plus léger !
Il en est un pourtant plein de constance,
Gai, radieux, sous son plumage vert :
Oh ! retenez l'ange de l'espérance :
Retenez-le sous votre toit désert !

Aux noirs soucis ne fermez pas la porte :
Il faut subir ces hôtes familiers.
La vie, hélas ! est un rosier qui porte
Contre une rose épines par milliers !
Mais si votre âme, un jour de défaillance,
Dans sa prison se sent agoniser—
Appelez vite, appelez l'espérance :
Son élixir peut tout cicatriser !

Sainte espérance ! ô ma suave amie !
Reste avec nous dans ce séjour obscur.
C'est ta chanson qui fait aimer la vie,
C'est ton regard qui teint les cieux d'azur !
Au trône,—au cloître,—au crime,—à l'innocence,—
Au laboureur comme au prêtre à l'autel,—
Montre sans cesse, ô divine espérance,
Montre toujours, montre du doigt le ciel !

***

Il neige encor. Mais à travers son voile,
Le ciel se teint d'une rose lueur.
Dans le brouillard je distingue une étoile,
Et mon brasier pétille avec humeur.
D'un givre d'or mon vitrail se nuance :
Tout me sourit—l'hiver et l'avenir !
O douce fée ! ô riante espérance !
Merci ! Merci !—Laisse-moi te bénir !

Novembre, 1880.



VIGILE DORÉE

A UN AMI LA VEILLE DE SA FÊTE

Oh ! je le sens, sur cette terre,
Le ciel n'est pas toujours voilé :
Il est des jours—tendre mystère—
Où notre ciel est étoilé !
Dans cet exil qu'on aime encore,
Il est des jours, sur le chemin,
Que le cœur parfume et colore,
Des jours que plus tard on adore
Et que l'œil suit dans le lointain.
La nature aujourd'hui plus belle
Me paraît suivre d'autres lois :

Le soleil d'or sur nos grands bois
Avec plus de grâce étincelle ;
L'oiseau n'a plus la même voix.
Ami, dis : quel est ce mystère ?
Est-ce prestige, est-ce chimère ?
Chimère !—oh ! non, bien-aimé frère !
Mais mon cœur devine à demi
Ou bien la fête de ma mère,
Ou bien la tienne, ô mon ami !

***

Puisse le ciel, à coupe rase,
Verser le bonheur dans ton sein !
Et puisse toujours le chagrin
En t'approchant briser son vase !
" Sois heureux ", pauvre et cher proscrit !
En exhalant ce vœu de flamme,
Par ma plume qui te l'écrit
Je sens presqu'échapper mon âme !
Car je te dois, moi, le bonheur !
Te souviens-tu, frère de cœur,
De ce beau jour de notre enfance ?—
Pour trouver moins long le chemin,
Un jour nous fîmes connaissance
Et nous nous donnâmes la main :
Depuis—pour moi du moins—la vie
Baigne une rive tout fleurie.

Dans la plaine que je parcours,
Je sens bien une brise amère
Assez souvent rider mon cours
Mais le chagrin est éphémère,
Que dis-je ! il est délicieux,
Quand on y met la lèvre à deux !
Déjà plus d'un anniversaire
S'est levé sur notre serment...
Sarait-ce un présage alarmant ?
Oh ! certes, non ;—bien au contraire !
Car une amitié qui fleurit
Sous l'œil de Dieu—cela console—
Jamais, frère, ne s'étiole,
Jamais, frère, ne se flétrit !
Car l'amitié, quand elle est bonne,
Ressemble à ce généreux vin
A qui l'on voit que l'âge donne
Un nouveau prix, un goût plus fin.

***

Si j'ai philosophé, pardonne ;
Voilà bien de l'encre et des mots
Eh ! ça menace le volume !
Citoyen, je bride ma plume
Et jette mon Pégase au clos.
En terminant : veux-tu connaître
Jusques à quand je prétends être
Compagnon de route avec toi ?

Eh ! bien, mon cher, écoute-moi :
A bord de ta chère nacelle
Je loue une place éternelle !
Ne fais jamais le dégoûté :
Car ton compagnon de voyage
Ne se pique pas de fierté :
Il te suivrait même à la nage.
Car son cœur ressemble à l'oiseau,
Qui tient d'autant plus au rameau,
Que le rameau tremble et s'agite
Pour chasser l'oiseau qu'il abrite !
Soyons amis, soyons chrétiens
Jusqu'aux confins de la vieillesse !
Car le "devoir" et la "tendresse",
Voilà ma foi les seuls vrais biens !
On peut mépriser la richesse :
Mais en dehors de l'amitié
Et de la piété suave,
La terre est une pauvre cave,
L'existence est une pitié !

186..





L'ÉTERNEL FARDEAU

IL est, mon frère, un meuble sombre
Qu'en t'éveillant tu vois d'abord :
La nuit dans ta chambre est encor,—
Tu vois au mur la croix dans l'ombre !

Il faut la porter tout le jour.
Mais elle est douce, elle rayonne,
Mais de fleurs la croix se couronne
Pour qui la porte avec amour !

Le Bon Dieu, de ses mains divines,
Pour notre épaule a fait ce poids :
Quand on veut secouer la croix,—
La croix se hérisse d'épines !

Elle est d'un bois très différent ;
~~Disons le mal qu'elle nous cause,~~ *Divers est le mal qu'elle cause.*
Elle est parfois en bois de rose :
Elle est d'un bois toujours pesant !

Novembre 1880.





UN "EXTRA"

ARTHUR—qui n'a pas inventé
Le rateau ni le télégraphe—
Se présente frisé, ganté,
Chez son ami le photographe.
—Je veux, dit-il, un bon portrait ;
Je veux surtout que l'on y mette
Un petit air fin pas trop bête...
Pour le tout, combien, s'il vous plaît ?

—Voici : pour la photographie,
La bagatelle d'un chelin :
Mais c'est une piastre et demie
Pour l' "extra" du petit air fin !





A NOTRE AMI M. C.-A.-C.

PARTANT MALADE POUR LA FLORIDE

Salvus revertetur
ad nos. (Tobie. 5.)

VA refleurir sous d'autres cieux ;
Va respirer l'air pur de la tiède Floride !
Que le Bon Dieu protège et guide
L'ami pâle et souffrant qui nous fait ses adieux !

***

Cher malade qui pars, cher et joyeux Allyre !
Quel hymne assez plaintif va soupirer ma lyre ?
Tu pars,—tu pars souffrant pour un climat lointain !
Et nous pourtant, bravant les ennuis de l'absence,
Le cœnr presque joyeux, le cœur plein d'espérance,
Nous n'avons ce soir qu'un refrain :—

Va refleurir sous d'autres cieux ;
Va respirer l'air pur de la tiède Floride !
Que le Bon Dieu protège et guide
L'ami pâle et souffrant qui nous fait ses adieux !

Tu pars, et cependant malgré notre tendresee,
Nous te serrons la main sans amère tristesse :
Car notre œil alarmé sur ton front, dans tes yeux,
Lisait depuis longtemps de pénibles symptômes ;
Mais tu vas respirer de magiques arômes
Et nous revenir radieux !

Jusqu'au Chili s'il veut que notre ami s'envole :
L'oracle d'Esculape est là qui nous console :
Quel oracle béni pour mon cœur attristé !
—La vie encor chez toi circule à pleine veine ;
Et tu nous reviendras de ta course lointaine
Brillant de grâce et de santé !

Sans pitié laisse-nous : pars, pars pour la Floride !
Pars : va t'acclimater sous ce soleil limpide :
L'oranger là toujours fleurit sur les coteaux.
Fuis gaîment notre hiver et son triste cortège ;
Fuis où jamais l'oiseau ne voit la froide neige
Combler son nid sous les rameaux !

Mais si tu pars, Allyre, imite la nature :
Imite les oiseaux, les fleurs et la verdure ;
Et dès que l'hirondelle à nos toits reviendra,
Dès que le triste hiver en désertant nos plaines
Laissera dans nos prés fleurir les marjolaines,
Reviens, Allyre, au Canada !

Reviens joyeux ! Hélas ! quelquefois l'hirondelle,
Partie en gazouillant, retourne en traînant l'aile.
La route la plus sûre est-elle sans péril ?
A l'horizon, mon Dieu, dissipe tout nuage.
Veille sur notre ami dans son lointain voyage ;
Suis-le dans son riant exil !

Si tu vois sur ses pas quelque malheur impie,
Qu'un nouveau Raphaël pour ce nouveau Tobie
Descende exprès du ciel conjurer le danger
Dans les secrets de Dieu notre œil ne saurait lire :
Nos vœux ardents du moins te suivront, cher Allyre,
Jusque sous le ciel étranger !

Novembre 1871.



A SA RENCONTRE !

A NOTRE AMI M. L'ABBÉ C.-A. C.

BRISES, légers courriers, charmes de la prairie,
Brises de Maizerets,—brises de la patrie !—
De quel divin parfum la nuit vous embauma !
Dans ce Bocage encor baignez, baignez vos ailes :
Portez à sa rencontre, avec nos vœux fidèles,
Tous les parfums du Canada !

De notre Maizerets retracez-lui l'image.
Dites-lui que souvent, dans ce riant Bocage,
Vous avez entendu causer d'un voyageur.
Murmurez-lui tout bas qu'un humble ami, qu'un frère,
Qui mêle tous les jours son nom à sa prière,
Goûte à l'aimer bien du bonheur !

Dites-lui quel manteau de verdure et de joie
Pour fêter son retour le ciel ici déploie :
Peut-être oubliera-t-il le soleil étranger,
Et foulant tout joyeux le sol de la patrie,
Dira-t-il : " Je préfère une amitié chérie
Aux doux parfums de l'oranger ! "

Allyre ! pauvre fleur,—fleur trop longtemps absente !
Ce qui ravivera ta corolle souffrante,
C'est l'air du Canada, l'air de ton ciel béni :
C'est le joyeux soleil de ce charmant village
Où l'on rend tous les soirs un culte à ton image :
C'est le soleil de Saint-Henri !

Reviens, cher exilé, reviens dans nos montagnes !
Viens voir quel chaud soleil inonde nos campagnes.
Viens, viens boire à longs traits la vie et la santé
Dans nos lacs de cristal, dans nos ruisseaux limpides !
Dans nos bois dejà verts, enfant des Laurentides,
Oh ! viens respirer la gaîté !

La gaîté !—Cher ami, viens surtout nous la rendre.
Pardonne : je connais un cœur que Dieu fit tendre,
Où l'ennui d'un absent s'est glissé bien des fois !
L'hirondelle nous fuit, quand fuit l'aimable automne :
Mais lorsque notre Allyre, helas ! nous abandonne,
C'est la gaîté qui fuit nos toits !

Au "Bocage" de Maizerets,
Juin, 1872.





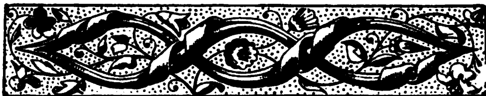
L'HOMME POSITIF

BAPTISTON, c'est un homme épais, mais positif :
Fleurs—gais soleils—au bois riantes promenades,—
Baptiston mon ami n'est pas assez naïf
Pour goûter, comme un fou, des fadeurs aussi fades.

Montrez-lui, quelque soir, ce coucher de soleil,—
Ce grand dôme d'azur, cet occident vermeil :
Il s'émeut à peu près comme ma vache brune
Qui regarde en beuglant le lever de la lune.

Ma vache au doux regard,—que j'estime beaucoup,—
La voyez-vous, beuglant au sein du paysage ?
Ce globe d'or qui monte au-dessus du bocage,
Elle s'aperçoit bien que c'est neuf : mais c'est tout.





CE QUE DIT TOUT BAS LE SOIR

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Lucernam Christo meo !
Ps. 131.

ETOILES plein le ciel ; dans l'air, pas une brise.
La neige au loin rayonne autour de l'humble église.
Des peupliers lombards, de frimas panachés,
Mêlent leur ombre pâle à celle des clochers.
O charmants soirs d'hiver ! promenades chéries !
Car je promène alors mes calmes rêveries
Le long du cimetière et près des chers absents
Sur qui pèsent la neige et l'oubli des vivants.

Le cimetière ici ; là l'église—un abîme
De mystère effrayant, d'obscurité sublime.
Dans cette ombre pourtant, comme un ange de feu,
Je vois, j'entends parler la lampe du saint lieu.
Que dit-elle ?—Oh ! venez, frères, venez l'entendre :
Car sa voix fait du bien et son langage est tendre :—

***

Lampe que j'aime, astre de grâce,
Que fais-tu, si bas dans l'espace ?
—J'aime le Christ, frère, à ta place !
Car l'amour au Christ est si cher,
Que moi, qui n'en suis qu'un symbole,
—Muet, sans âme et sans parole—
Ici jour et nuit je console
Celui qui commande à l'éclair !

Lampe ! le soir quand ton sourire
Luit sur la route et nous attire,
Astre d'amour, que veux-tu dire ?
—Je suis le sourire de Dieu :
Je dis au voyageur qui passe
Pleurant, courbé sous sa besace,
Je dis au mendiant qu'on chasse :
Entrez, mon frère, entrez un peu :

Laissez dehors souffler la brise.
Entrez un peu dans cette église :
Personne ici ne vous méprise :
Le pauvre est ici respecté.
Car Jésus, c'est le roi, le frère,
De ceux qui n'ont pas une pierre :
Je symbolise sur la terre
La sincère Fraternité !—

Que dis-tu, joyeuse lumière,
Quand sur les croix de bois, de pierre,
Sur la neige du cimetière,
Tu verses tes rayons si doux ?
—Aux morts peuplant la fosse noire
Et qui mûrissent pour la gloire,—
Aux prisonniers du Purgatoire
Je dis tout bas : consolez-vous !

L'espérance, voilà l'arôme
Qui parfume votre royaume !
L'espérance ! voilà le baume
Qui vous charme et console un peu :
Eh ! bien,—j'en suis, moi, le symbole.
Que mon doux flambeau vous console
Et dore à vos yeux la coupole
De la Jérusalem de Dieu !—

Que nous dis-tu, flamme sereine,
Qu'un jeune ange de son haleine,
Que le papillon de la plaine
Peut en passant faire trembler !
Lampe qui rayonnes si belle !
Astre de joie, humble étincelle,
Mais que l'aquilon de son aile
N'ose jamais venir troubler !

—Ce que je dis ? Je symbolise
La paix de Dieu dans cette église !
Combien, dont le cœur agonise !...
Je dis, je chante au voyageur,
Qu'il soit vieillard, enfant ou femme :
La paix, c'est la santé de l'âme !
La paix, c'est le divin dictame !
La paix de Dieu, c'est le bonheur !—

Lampe mourante et jamais morte—
Sur le soir je passe à ta porte ;
Et le hasard au loin m'emporte
Sur la neige ou le sentier vert...
Si je repasse vers l'aurore,
Fleur de feu, tu sembles éclore ;
Tu veilles, tu rougis encore
Les vitraux du temple désert :

Es-tu quelqu'étoile bannie—
Tombée un soir pleine de vie,
Et maintenant à l'agonie
Loin du firmament regretté ?
Ou bien, plutôt, lampe immortelle,
Toujours aussi vive, aussi belle,
Es-tu, blanche et pure étincelle,
Un rayon de l'éternité ?

—Luire toujours, voilà mon rôle.
Justes ! que cela vous console :
Je suis le rassurant symbole
De l'œil de Dieu toujours ouvert !
Au riche inhumain je répète :
La foudre gronde sur ta tête !
Je dis au bon pauvre qui quête :
Dieu fera ton sentier plus vert !

—Sainte Lampe du sanctuaire,
Astre pensif et solitaire
Noyé dans l'ombre et le mystère,
Que sembles-tu nous dire enfin ?
—A ceux qu'abreuve la tristesse,
A ceux que l'amitié délaisse,—
Je dis à toute âme qu'on blesse,
Je dis à tout cœur orphelin :

O vous qui passez dans ce monde
Criant " J'ai soif ! " sans qu'on réponde,
Sans qu'une source assez profonde
Ait pu calmer votre âme en feu :
Ame sublime et trop aimante
Qu'un douloureux vide tourmente—
Ici, l'onde rafraîchissante !
Venez au Christ ! Venez à Dieu !

Humble lampe de son Portique,
Je suis le symbole mystique
De l'abandon mélancolique.
Le martyre de l'abandon !—
Le Christ le connaît, ce martyre !
Il veut qu'à lui je vous attire,
Afin de vous entendre dire :
" Sur sa poitrine, oh ! qu'il fait bon !



Au passant qui le soir en silence chemine,
Voilà ce que tu dis, lampe sainte et divine.
Ton langage m'est cher : c'est un rayon de miel
Frais, joyeux, comme l'est tout ce qui vient du ciel !
Longtemps parle-nous donc, flamme religieuse :
Proscrit, j'aime ta voix sympathique et joyeuse.
Mais à ta voix pourquoi de mon âme à mes yeux
Montent, montent toujours des pleurs mystérieux ?

—Sainte lampe, ah ! vois-tu, c'est que tu me rappelles
De mon passé doré les heures les plus belles :
Dans la maison de Dieu premiers moments goûtés !
Enivrements de l'âme avec l'âge envolés !
De ces bonheurs lointains, qu'un charme divinise,
Tu nous parles tout bas, sainte lampe d'église !
J'étais tout jeune encor, quand dans l'église, un soir,
Pour la première fois à moi Dieu te fit voir :
Il me semble depuis, lorsque je t'envisage,
Que nous sommes amis et tous deux de même âge !
Oh ! que ne dis-tu pas à mon cœur d'exilé
Quand le soir je t'écoute, attendri, l'œil voilé !
Car devant ta lueur, astre de l'innocence,
Le passant se recueille : il songe à son enfance :
Il te regarde ému, lui qui se sent vieillir.

Bel astre ! n'es-tu pas "l'astre du souvenir" ?

1876





FEUILLE D'AUTOMNE ET JEUNE ARTISTE

PAR la brise d'automne à la forêt volée,
Une feuille d'érable erre dans la vallée :
Papillon fantastique aux ailes de carmin !
Un enfant, qui folâtre au pied de la colline,
S'élance pour saisir cette feuille divine :
Enfin, la feuille est dans sa main.

Ne méprisez pas, je vous prie,
Cette feuille rouge et flétrie,
Léger débris de la forêt :
Dieu la chérit, puisqu'il l'a faite !
Pour cet enfant déjà poète,
Cette feuille—pour nous muette—
Porte du beau quelque reflet.

Et l'enfant tient sa feuille, et son grand œil rayonne.
Il contemple longtemps cette feuille d'automne :
Elle a des couleurs d'or, et des lignes de feu.
Le froid l'a fait mourir, et le vent dans la plaine
Depuis le point du jour sans pitié la promène :
Mais c'est encor l'œuvre de Dieu !

Ne méprisez pas, je vous prie,
Cette feuille rouge et flétrie,
Léger débris de la forêt :
Dieu vainement ne l'a pas faite !
Pour cet enfant déjà poète,
Cette feuille—pour nous muette—
Porte du beau quelque reflet.

De ses légers ciseaux, la nature avec grâce
A découpé la feuille, et, d'espace en espace,
L'oiseau l'a, dans les bois, sculptée à sa façon.
Dans sa feuille, l'enfant voit des fleurs, voit des anges,—
Comme il verra, ce soir, des fantômes étranges
Dans le nuage à l'horizon !

Bonheur à toi, feuille flétrie,
Qui ce matin dans la prairie
Au gré du vent errais encor :
Car, grâce à toi, feuille éclatante,
D'un enfant que ta vue enchante
L'imagination riante
Vient d'entrouvrir ses ailes d'or !

Un doux bruissement de la feuille froissée
Fait monter à son front une amère pensée :
L'enfant devient rêveur.—Dans un petit cercueil,
Un jour—ainsi craquaient les feuilles dans la plaine—
Il vit porter sa sœur là-bas, près d'un grand chêne....
Et quelques pleurs voilent son œil.

Bonheur à toi, feuille bénie,
Qui ce matin rouge et flétrie,
Prenais ton vol dans la forêt :
Pauvre feuille sèche et sonore,
Chez un enfant tu fais éclore
Deux plaisirs que le cœur adore :
Le souvenir, et le regret !

Laissez croître l'enfant, et ce sera peut-être,
Peintre ou musicien, dans l'art quelque grand maître—
A l'orage trouvant de sublimes accords,
Donnant une âme à tout, au soleil, à la brise,—
Aux voix du soir, au bruit du torrent qui se brise,—
Prêtant l'oreille avec transports !

Et maintenant, feuille flétrie,
Dans la forêt, dans la prairie,
L'aile du vent peut t'emporter :
Dieu vainement ne t'a pas faite !
Car, grâce à toi, feuille muette,
Chez un enfant déjà poète
Le feu divin vient d'éclater !

C'est un artiste en fleur que cet enfant étrange :
Peut-être sera-t-il Van Dick, ou Michel-Ange—
Faisant fleurir l'ivoire, ou sourire l'airain.
Un jour peut-être, au fond de quelque basilique,
Le marbre imitera, sous son ciseau magique,
La feuille qu'il tient dans sa main !

Et maintenant, feuille bénie,
Dans la forêt, dans la prairie,
L'aile du vent peut t'emporter !
Envole-toi joyeuse et fière :
Car, grâce à toi, feuille légère,
L'amour du beau, tendre mystère,
Chez un enfant vient d'éclater !



RELIGION ET PATRIE

OU

MONSEIGNEUR DE LAVAL

POÈME COURONNÉ PAR L'UNIVERSITÉ LAVAL

" Nul n'aime Dieu sans aimer son pays."

LORSQU'UN hasard béni vers la cité m'appelle,
Comme j'aime à revoir cette vieille Chapelle (1),
Où mon ange connut mes plus secrets soupirs !
Pèlerin du passé, j'entre et je m'agenouille :
Mon cœur bat, et mon œil d'une larme se mouille :
J'ai là tant de chers souvenirs !

(1) La Chapelle du Séminaire de Québec.

Elans vers Dieu,—projets parfumés d'innocence !
A cet âge le cœur, ouvert à l'espérance,
Nourrit sous l'œil de Dieu de si fraîches amours !
A quinze ans, l'avenir a des reflets si roses !
" Quinze ans " croit au bonheur comme l'abeille aux roses
Comme l'oiseau croit aux beaux jours !

Plus que les souvenirs qui peuplent cette enceinte
Une autre émotion et plus grave et plus sainte
Fait pourtant tressaillir mon cœur sacerdotal :
C'est qu'un marbre tout bas là murmure à l'oreille :
Enfant, trois fois respect ! sous tes genoux sommeille
François Montmorency-Laval !

Montmorency-Laval ! quel nom brillant de gloire !
Quel astre au firmament de notre belle histoire !
Il ne porta jamais le mousquet du soldat ;
Mais, père d'un clergé dont la patrie est fière,
Sans peur inscrivons-le sur la noble bannière
De son bien-aimé Canada !

Pour trouver de grands noms sur nos humbles rivages,
L'étranger qui nous lit ne tourne pas deux pages :
Notre soleil a vu bien des lauriers fleurir !
On les moissonne à flots sur nos champs de bataille . .
—Au seuil de notre église, avec ta haute taille,
Laval, je te vois resplendir !

Gloire, gloire à Laval !—L'enfant du sanctuaire
Ne doit pas être seul à bénir sa poussière :
Il doit remplir d'orgueil tout cœur canadien.
Que le pays entier le chante et l'éternise ;
Montmorency-Laval ! s'il fut grand dans l'Eglise,
Il fut aussi grand citoyen !

Trop loin pour mesurer ce hardi personnage,
L'histoire a sur son front cru voir quelque nuage.
Mais l'histoire bien vite a compris ce héros.
—Le soleil quelquefois dans la brume se lève :
Mais le vent dissipant la brume comme un rêve,
Ses rayons n'en sont que plus beaux !



A son château natal, où tout chante et rayonne,
Il préfère joyeux la cabane huronne,
Le sauvage wigwam, l'ombre de nos forêts.
Salons—France—château, quels séduisants mirages !
Mais il entend gémir des milliers de sauvages :
Adieu, castel aux gais reflets !

A travers l'océan son zèle ici l'entraîne ;
A peine il a touché notre plage lointaine,
Que son cœur paternel se révèle au colon.
Au sein de la bourgade un enfant vient de naître :
O charmes de la foi ! le bon pasteur veut être
Parrain d'un pauvre enfant huron !

Gloire, oh ! gloire à ce prêtre ! Il fallait du courage
Pour évangéliser le Canada sauvage !
L'homme des bois, jaloux, n'aimait pas l'homme blanc.
" Pourquoi ces étrangers dans nos pays de chasse ?
Traquons-les nuit et jour, sur les eaux, sur la glace !
Dans nos festins buvons leur sang ! "

Et l'ennemi, formé d'innombrables peuplades,
Dans nos vallons pleins d'ombre, au pied de nos cascades,
Pour guetter sa victime était partout caché.
Dans son champ le colon penché sur sa charrue—
Mais prêt à faire feu—ne perdait pas de vue
Son fusil dans l'herbe couché.

Puis lorsqu'il approchait, le soir, de sa demeure,
S'il entendait la voix de son enfant qui pleure,
Son cœur, n'en doutez pas, respirait soulagé.
Car s'il trouvait le soir, scène presqu'étonnante,
Sa cabane debout, sa femme encor vivante,
C'est que Dieu l'avait protégé !

Heureux était l'oiseau, qui dans les bois voyage
Sans effleurer le sol, sans toucher au feuillage :
Lui seul eût pu tromper l'enfant de la forêt !
—Quel pied a dû plier cette herbe, dans la plaine....
Le sauvage arrivait, scrutait l'herbe, et sans peine
A l'herbe arrachait son secret !

Le blanc, pour attirer la loutre dans un piège,
A force de calculs faisait mentir la neige :
Mais il était un œil à qui n'échappait rien !
Le castor vigilant pouvait ne pas connaître
Qu'un canot sur son lac était passé peut-être :
Mais l'Iroquois le savait bien !

Il fallait être au guet : sa marche était rapide ;
Et la gorge tendue à son couteau perfide,
Le pauvre blanc devait dans la forêt dormir.
Au fond d'un ravin noir, au bord d'une savane,
Oh ! combien de Français se sont dans leur cabane
Endormis le soir pour mourir !

Mais l'héroïque apôtre aspirait au martyre.
Sur son lit de sapin vous l'eussiez vu sourire
Comme un juste qui dort sous le regard de Dieu.
Par la marche brisé, pauvre missionnaire,
Sous sa tête pesante il plaçait son bréviaire
Et jusqu'au jour dormait un peu.

Appuyé sur sa crosse—au premier arbre prise !—
Il essuya les pleurs de sa naissante Eglise
Du golfe à nos grands lacs, et du nord au midi.
A son lointain rivage, à la merci des lames,
L'enfant du lac Champlain a vu ce chasseur d'âmes
Attacher son canot hardi.

Il parcourait joyeux son diocèse immense :
Dans son pauvre palais, sa plus grande souffrance
Etait de ne pouvoir visiter son troupeau.
L'habitant de Gaspé, voisin de l'Atlantique,
A vu sur les rochers de son bassin féerique
S'asseoir cet apôtre nouveau.

Loin dans le nord, malgré cette double barrière
Qui paraît l'isoler du reste de la terre,
L'enfant de Tadoussac a pu baiser sa croix.
Et le noir Saguenay, qui donne un frisson vague
Au bouleau qui se penche au-dessus de sa vague,
A pu tressaillir à sa voix.

Héroïque vieillard ! lorsque sur tes raquettes,
—Aventurier qui marche à d'étranges conquêtes—
Tu parcourais nos bois de frimas panachés,
Pour consoler ton âme et lui donner des ailes
Voyais-tu sur tes pas, dans ces forêts si belles,
Jaillir des milliers de clochers ?

Aux feux d'un soir d'été, dans le lointain des âges,
Voyais-tu resplendir ces cités, ces villages,
Où l'on chante aujourd'hui l'éternel hosanna ?
Voyais-tu, bénissant ton église prospère,
Soixante autres pasteurs fêter un jour leur mère
Dans les murs de Stadacona ?

Oh ! si ton ange alors, en soulevant les voiles
Qui font de l'avenir une nuit sans étoiles,
T'avait au loin montré ce phare colossal,
Cette Université, foyer d'or qui rayonne ! . . .
Plus que son dôme encore un beau nom la couronne :
C'est le nom pompeux de Laval !

Oui, ton nom la couronne, et ce nom qui l'honore
N'a pas été pour elle un nom vide et sonore,—
Comme un joyau muet stérilement porté !
Pour elle, ton grand nom fut une voix bénie,
Ensemble voix de Rome et voix de la patrie :
Voix qu'elle écoute avec fierté !

Par d'étranges efforts, ô Laval, ô grand homme,
Resserrant le lien qui nous attache à Rome,
Tu formas un pays catholique de cœur.
Et l'Université, sur le sol d'Amérique
Versant à larges flots la sève catholique,
Poursuit ton œuvre avec bonheur !

Qui des deux donne à l'autre encor plus de prestige ?
Demandez : Qui des deux,—l'arbre en fleurs, ou la tige,—
Fascine le plus l'œil du penseur ébloui ?
—Laval, semeur obscur, mit la graine sous l'herbe,
Et l'Université fut l'érable superbe
Aux feux du jour épanoui !

Laval ! Laval ! comment toucher aux grandes choses
Sous les premiers soleils dans la patrie écloses
Et ne pas rencontrer ton nom gravé partout ?
—Sous un même drapeau, sur ces rives lointaines,
Qui sut nous rallier ? Nos vaillants capitaines ?
—Très bien ! mais le clergé surtout ! !

Ce clergé patriote, ardent, noble milice,
A qui le devons-nous ?—A ta main créatrice :
Ta main l'organisa, lui donna son essor.
—Ce Séminaire (1) enfin, que le pays vénère,
Qui garde tes vertus, qui garde ta poussière,
Qui le fonda ?—Laval encor !

Un trafic meurtrier, celui de l'eau-de-vie,
Menaçait d'abrutir la jeune colonie :
Comment Laval a-t-il maîtrisé le fléau ?
Car il eut contre lui le sauvage en démence ;
Il eut des gouverneurs armés de leur puissance :
Mais il lutta jusqu'au tombeau !

De ces hommes choisis que Dieu même illumine,
Et dans ce vil poison voyant notre ruine,
Que fait pour son pays cet évêque zélé ?
Il traverse les mers, au pied du trône il vole :
La cour prête l'oreille à sa chaude parole,
Et Laval revient consolé !

(1) Le Séminaire de Québec.

A travers les lauriers de sa verte couronne,
Je vois encor de loin, qui scintille et rayonne,
Une perle plus riche et d'un éclat plus doux :
Moins tourmentée ici qu'au soleil du vieux Monde,
Si l'Eglise a gardé sa liberté féconde
A qui surtout le devons-nous ?

L'enseignement—ce droit de Dieu lui-même émane—
Doit être indépendant de tout pouvoir profane :
La nature et le Christ au clergé l'ont donné.
Malheur, malheur au peuple où ce droit-là chancelle !
A la France expirante aujourd'hui j'en appelle :
Ce peuple meurt empoisonné !

L'enseignement, c'est l'eau que boit la race humaine :
Si l'Eglise de Dieu n'ombrage la fontaine,
Des reptiles en foule y naîtront sous les fleurs.
Mais l'Eglise y répand le sel de la sagesse,
Et toujours sans danger dispense avec largesse
Une eau limpide aux voyageurs.

Quand on veut lui ravir sa mission féconde,
Pour la gloire de Dieu, pour le salut du monde,
L'Eglise alors combat ces hommes aveuglés :
Cette fontaine étrange, où tout peuple doit boire
Avec la paix, l'amour, les dogmes qu'il faut croire,
C'est son droit d'en tenir les clefs !

Entouré de flatteurs, adoré sur son trône,
Ebloui des éclairs de sa propre couronne,
Louis-Quatorze un jour touche à ce droit divin :
En France, au Canada, dans tous les séminaires,
Le roi veut imposer certains points doctrinaires....
C'était trop loin porter la main !

" Enseignez l'univers d'un pôle à l'autre pôle ! "
A qui le Christ dit-il cette grande parole ?
" Sire ! ce fut à nous," dit hardiment Laval.
" Prélat raide, inflexible..." a murmuré l'histoire.
—Quand le devoir le veut, c'est un titre de gloire ! "
Dira tout homme impartial.

Pendant qu'il surveillait, sentinelle héroïque,
L'héritage sans prix de la foi catholique,
Un autre grand motif le faisait tressaillir :
En plantant sur ces bords le pur catholicisme,
Il écoutait la voix d'un saint patriotisme,
Il préparait notre avenir.

Quel ciment doit unir la jeune colonie ?
" Beaucoup plus que le sang—lui répond son génie,—
C'est un même symbole au pied du même autel ! "
Pour qu'un peuple soit fort, l'histoire le proclame,
Il faut que ce trio—l'esprit, le cœur et l'âme—
Y forme un concert éternel !

Pauvres colons jetés dans ces forêts immenses,
Hélas ! qu'eussions-nous fait, divisés de croyances ?
Patriote inspiré, Laval le devina :
De ces braves colons faire un peuple homogène,
Où l'Eglise de Dieu serait franchement reine,
Voilà surtout ce qu'il rêva.

Conjurant à la fois l'anarchie et le schisme,
Il surveilla jaloux, dans son patriotisme,
Chaque rameau nouveau que l'on voulut greffer.
Et quand Louis-le-Grand sur l'arche catholique
Voulut peser ici d'une main despotique,
Laval fit bien de résister.

Dieu voulut éprouver cette âme paternelle.
Je vois un vieil ami qui lui cherche querelle.
Celui qu'il protégea le tourmente aujourd'hui.
—L'Etat trop ombrageux souvent ne veut comprendre
Que l'Eglise ne peut de son trône descendre
Pour plier genou devant lui.

Non ! l'Epouse du Christ, humble mais noble Mère,
Comme croit l'insensé n'est pas sottement fière :
Elle va simplement et marche à sa hauteur !
Devant un gouverneur, devant un roi de France,
Tel fut le grand prélat : fier, mais sans arrogance,
Digne, loyal, humble, et sans peur.

Le peuple, lui, comprit : quand de Mézy, de rage,
Fit cerner sa maison comme pour le carnage,
Et que le vieux prélat dehors eût apparu,
—Muet, électrisé, les yeux remplis de larmes,
Chaque soldat soudain lui présenta les armes
Devant de Mézy confondu !

***

Mais quel fut le secret d'une gloire aussi pure ?
Pénétrez avec nous sous cette voûte obscure,
Où git, trésor touchant, plus d'un riche cercueil.
A genoux sur sa tombe, où fleurit tant de gloire,
L'Eglise, l'amitié, la patrie et l'histoire
Vont vous répondre avec orgueil :—

Près de notre berceau, la main sur sa houlette,
S'il lut dans l'avenir, s'il lut comme un prophète,
L'œil ardemment fixé sur notre beau destin,—
C'est que de ce prélat Dieu pour nous voulait faire
Un de ces grands flambeaux dont la lumière éclaire
Un peuple au loin sur son chemin !

Citoyen dévoué, s'il aima sa patrie,
Comme un père sa fille, avec idolâtrie :
S'il épousa toujours ses revers, ses succès,—
Rappelons-nous quel sang coulait dans sa poitrine :
Remontons, pour trouver sa superbe origine,
Jusqu'au premier baron français !

Son pied foula partout le sable de nos grèves.
Il dut voir bien des fois l'Iroquois dans ses rêves !
Si, brûlant confesseur, il affronta la mort,
C'est qu'une âme d'évêque est déjà grande et belle
Avant même que Rome à commander l'appelle :
Or, l'Esprit-Saint l'enflammme encor !

C'est que l'Eglise enfin, Mère saintement fière,
Pour faire ses prélats ne prend rien de vulgaire :
Elle rejette un cœur grossièrement forgé.
Afin que l'orgueilleux jamais ne les méprise,
Pour faire ses prélats c'est que toujours l'Eglise
Choisit la fleur de son clergé !





LE VIEUX CALVAIRE

O VIEUX calvaire ! O sainte solitude !
Doux monument qui bordes le chemin,—
Abri du mendiant quand le soleil est rude—
Oh ! reconnais un ancien pèlerin.
Tout a changé—vieilli, je voulais dire,
Et bien longtemps je fus absent, je vois :
Mais sur tes murs mon cœur peut encor lire
Le souvenir de mes jours d'autrefois.

Oh ! laisse-moi, chère et paisible enceinte,
Oh ! laisse-moi m'asseoir quelques instants
Sous ton dôme rêveur où les merles sans crainte
Font, comme au bois, leurs nids depuis longtemps.
Oh ! laisse-moi, sous ton toit qui s'écroule,
Te confier, ce soir, quelques soupirs :
Je veux rêver au passé qui s'écoule :
Mon cœur, mon âme ont soif de souvenirs !



C'est à trois pas d'un ravin solitaire,
Borne où finit le village natal.
Au-dessus des lilas, le coq du vieux calvaire
Etale encor son plumage en métal.
Ici, jadis, le soir, dimanche et fête,
De Saint-Antoine et de Saint-Nicolas,
L'on affluait : les gens entraient nu-tête,
S'agenouillaient, et puis priaient tout bas.

Filles, garçons—du plus jeune aux plus grandes—
Tout le canton se faisait pèlerin :
On s'y rendait par deux, on y venait par bandes,
Et le franc rire était à plein chemin.
Mais les propos s'éteignaient à distance,
Chacun soudain se sentait tressaillir ;
Car, à travers le feuillage, en silence,
Le Christ semblait nous regarder venir.

Au vieux calvaire encor, quand la nuit tombe,
Quelque vieillard, un bâton à la main,
Vient apprendre à braver le calme de la tombe,
Et l'espoir brille à son front plus serein.
Mais ses pas seuls émeuvent le silence
Qui plane autour du calvaire outragé :
On n'y voit plus la jeunesse ou l'enfance—
Pourquoi ? la mode, hélas ! en a changé.

Et maintenant, calme et touchant asile,
L'herbe a caché ton seuil devenu vieux :
Le vieux Christ est tout seul sous ton dôme qui brille :
Il semble avoir du chagrin dans les yeux.
—O frais plaisirs ! ô gais pèlerinages !
O vrai bonheur ! qui remplace aujourd'hui
Le charme pur de ces riants usages ?—
Le bal, les " jeux," le remords et l'ennui !

Pauvre Calvaire ! enceinte désolée !
La main du temps comme nous te flétrit !
Comme le cœur humain. tu vieillis isolée,
Et comme lui, l'amitié te trahit !
Ton vieux plancher sous les pieds craque et plie,
Et sur ton seuil, la ronce, herbe qui mord,
A l'air un peu d'être un mauvais génie
Qui du saint lieu veut défendre l'abord.

On t'abandonne, ô pauvre vieux Calvaire !
On te trahit !—toi, tu n'as pas changé :
Car tu remplis toujours de paix et de mystère
L'urne sans fond de mon cœur affligé.
Oh ! bien des fois, à genoux sur tes pierres,
Dans mon jeune âge—âge d'or et de miel !—
J'ai murmuré de naïves prières :
Il me semblait que j'étais près du ciel !

Ma vie, alors, était à son aurore :
Trop d'espérance à mon front rayonnait :
Le bonheur n'était pas un mot vide et sonore,
Et l'avenir encor me souriait.
Depuis, ma nef a laissé le rivage . . . .
—Hélas ! la vie est semblable à la mer :
Son flot, parfois, caressant sur la plage,
Ecume au large et devient plus amer !

Où sont-ils donc, ces chers amis d'enfance ?
Oh ! leur départ a bien blessé mon cœur !
Ils dorment ! Sur leur tombe, une croix en silence
Me dit tout bas : La vie est une fleur !—
Fleur éphémère ! à peine le feuillage
A-t-il vingt fois couronné les rameaux—
L'homme, isolé dans son pèlerinage,
Ne marche plus qu'à travers des tombeaux !

Pourtant l'exil conserve encor des charmes,
Et le chemin n'est pas encor trop noir :
Car Dieu nous a laissé, pour adoucir nos larmes,
Le souvenir—la prière—et l'espoir.
L'espoir ! l'espoir de retrouver bien vite—
Pleins de santé dans les palais de Dieu—
La sœur, le frère, ou l'ami qui nous quitte.
En attendant, charmant Calvaire, adieu.



Déjà, le soir allume avec mystère
Mille flambeaux superbes et tremblants :
Il semble que le ciel, pour regarder la terre,
Ouvre ses yeux calmes et rayonnants.
Autour de moi comme sur la colline
L'ombre en silence efface les objets ;
L'ombre en silence a comblé la ravine,
Voilé le Christ et noyé les bosquets.

Adieu, séjour calme et mélancolique !
Séjour béni, je reviendrai pourtant !
Car les vieux souvenirs sont comme une musique :
En foule, ici, mon âme les entend !
Je reviendrai respirer sous ton dôme,
Comme ce soir, l'oubli des jours amers :
Car je ne sais quel merveilleux arôme,
Venu du ciel, parfume ici les airs !

Pointe-Aubin, Saint-Antoine de Tilly.



BRISES DE MAI AU BORD DU SAGUENAY

"Incola fuit anima mea!"

QUEL bon soleil !—Le missionnaire
Est assis sous un peuplier :
Il a refermé son bréviaire,
Sa lèvre a cessé de prier.

Sa lèvre seulement : son âme
Bénit encor Dieu dans les fleurs,
Dans les prés verts, les cieux de flamme....
Mais dans son œil, pourquoi des pleurs ?

Ah ! c'est qu'au fond de sa poitrine,
Et dans son cœur sacerdotal,
Remue une chose divine :
L'ennui de son pays natal !—

Passez dans mes cheveux, sur mon front, sur mon âme,
Messagers du passé, tristes mais doux zéphirs !
Passez, passez longtemps sur mon front, sur mon âme,
Chaudes brises de mai, qu'embaume un pur dictame
Fait de jeunes parfums et de vieux souvenirs !

Comme ils me font rêver encore,
Ces vents tièdes et printaniers
Qu'un soleil de mai fait éclore
Avec les fleurs de nos pruniers.

Nés dans quelque vallon sauvage,
Ou sur la mousse des ravins,
Ils m'arrivent dans ce bocage
Imprégnés d'arômes divins !

Ils murmurent à mon oreille
De chers et lointains souvenirs :
Bonheurs de l'enfance vermeille,
Jeunes ébats, naïfs plaisirs !

Pré vert,—où nous cueillions l'oseille à peine éclose ;
Sur le coteau connu, pommiers chargés de fleurs—
Mélange virginal de vert, de blanc, de rose,
Et que la tiède aurore humectait de ses pleurs.
Nids touchants, que l'oiseau, veuf encor de famille,
Sous nos yeux brin à brin tressait dans la charmille . . .
De tout ce vieux passé vous me parlez vraiment,
Jeunes brises de mai que j'écoute en pleurant !
Vous murmurez deux mots : " l'enfance," et " la chaumière " :
L'enfance !—âge où le cœur bat encor si léger,
Mais qui, malgré nos vœux, fuit sans cesse en arrière !
La chaumière !—lieu saint qu'habite un étranger,
Mais dont le souvenir mouille encor ma paupière !
De ces choses que j'aime, oh ! oui, vous me parlez,
Jeunes brises de mai, brises mystérieuses,
Brises tout à la fois plaintives et joyeuses,
—Saintes brises du ciel !—brises qui sur ces prés,
Dans l'exil comme moi, jour et nuit folâtrez !

Passez dans mes cheveux, sur mon front, sur mon âme,
Messagers du passé, tristes mais doux zéphirs !
Passez, passez longtemps sur mon front, sur mon âme,
Chaudes brises de mai qu'embaume un pur dictame
Fait de jeunes parfums et de vieux souvenirs !

—Aussi touchante et moins futile
Une autre voix parla pourtant :
C'était la voix de l'Evangile
Qui disait à ce prêtre enfant :

" Quand on a le ciel pour patrie,
Pour famille le genre humain,
La tristesse est une folie,
Et l'ennui n'est qu'un fruit malsain.

Non ! quiconque en toute allégresse
Ne peut me prêcher en tout lieu,
Ce prêtre-là, je le confesse,
Ce prêtre est indigne de Dieu ! "

***

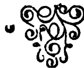
Le cœur plein d'une joie austère,
Les yeux sur le ciel étoilé,
Le prêtre vers son presbytère
Retourna calme et consolé.

Terrasse " Bon-Souvenir,"
Saint-Fulgence du Saguenay.



TROP DE MUSIQUE—TROP PEU DE SENS

Ecrivain de bon sens, et qui veux dans la phrase
Mettre la vérité comme l'eau dans un vase,
Dans l'art tu ne vois goutte, et tu n'es qu'un enfant :
Broumbaraboum est là, qui nous prêche avec morgue :
Il faut faire les vers comme les tuyaux d'orgue :
Polis, ronflants, dorés,—mais surtout, pleins de vent !





METAMORPHOSE

CHOSE est un auteur boursoufflé,
Fou de l'épithète homérique.
Son grand style mélancolique
Lasse le lecteur essoufflé.

Il court toujours après l'image.
Mais il est trop souvent distrait.
Je n'en veux citer qu'un seul trait
Tiré de son meilleur ouvrage.

Il s'agit d'une ville et, tout ému, je lis :
" Et toi Lévis la jeune ! et toi, ma cité *blonde* ! "
Et deux pages plus loin,—cette énigme est profonde,—
L'auteur écrit : " Lévis, ô ma *blanche* Lévis ! "

Je comprends, toutefois, cette métamorphose.
On peut blanchir plus vite et ne pas m'étonner :
Il faut voir à travers quelle terrible prose
Cette pauvre Lévis a dû s'acheminer !





SAINT-FULGENCE

UN PAYSAGE DES BORDS DU SAGUENAY

A NOTRE VIEIL AMI DE COLLÈGE M. M.-J.-A. POISSON, AVOCAT

SALUT, Poisson. Au fond de mon humble ermitage,
Presqu'au pôle—le long du Saguenay sauvage !—
Malgré le beau silence et des bois et des cieux,
Malgré les verts aspects dont Dieu charme mes yeux,
Il m'est pourtant resté, sans que je m'en confesse,
Une imperfection, une forte faiblesse :
La soif de converser avec les vieux amis,
Qui, par le temps qui court, me semblent endormis.

Tu dors, et tu dors dur : trois longs mois sans m'écrire !
Oh ! si je pouvais faire un miracle pour rire !...
Dût le public lettré crier avec raison,
Je te rendrais, mon cher.... muet comme un poisson.
Citoyen, je badine : au moment où je cède
Au désir de gronder qui malgré moi m'obsède,
Je vois qui me désarme un fantôme enchanteur
Dont l'aspect radieux calme un peu mon humeur :
A travers les vergers de son riche domaine,
Dans un joli château qui domine la plaine,
Près de l'église, au fond de ce royal bosquet
D'érables, de sapins, de frênes—frais bouquet
Qu'Arthabaska, je crois, dans sa mise coquette,
Porte à son front joyeux comme une verte aigrette,
Je vois l'ami Poisson, *registrateur* actif,
Du matin jusqu'au soir à ses bureaux captif,
Fier par là de garder à sa chère famille
Un sort toujours doré, l'éclat dont elle brille.
Dans tes registres noirs perdu comme un mineur,
Tu m'apparais souffrant, mais toujours même humeur,
Toujours calme et joyeux, la lèvre illuminée
D'un bon mot qui demande à prendre sa volée.
Sainte apparition ! Comment ne pas alors
Expier mon courroux par de tendres remords !

***

Tu voudrais être au fait du pays que j'habite :
Parlons-en : ce sera sur le ton d'un ermite.
Entre Chicoutimi, bourg vivant, populeux,
Et la " Baie des Ha ! Ha ! " qui fait ouvrir les yeux,
Après avoir longtemps sillonné les mirages
De ce noir Saguenay sans fond et sans rivages
Entre des caps hardis qui surplombent—penchés
Par la main de Dieu même au-dessus des nochers,—
Le marin aperçoit, dans une anse profonde,
Une église riante assise au bord de l'onde :
Elle s'épanouit sur un large plateau,
Et semble sous son aile abriter le hameau.
Ce hameau florissant, mon cher, c'estSaint-Fulgence !
Si tu crois que ce nom rime avec indigence,
Viens me voir ! et le mot, devenu radieux,
Comme un rare bijou charmera tes beaux yeux !
Pour la première fois, transporté comme en rêve,
Je foulais, l'autre jour, cette lointaine grève.
Et comme, cher ami, je me sentais alors
Etranger, solitaire, exilé sur ces bords !
Pourtant, j'aime déjà ma nouvelle patrie :
Je sens que désormais, toujours, toute ma vie,
Ce coin de l'univers, dont je fus le pasteur,
Sera cher à mes yeux, sera cher à mon cœur.
Ici, plus tard, ici j'aurai laissé peut-être
Mes meilleurs souvenirs de pasteur et de prêtre,
Pourquoi ? parce qu'ici, pour la première fois,
En présence du ciel, dans le calme des bois,
J'aurai, vu de Dieu seul, goûté la joie extrême

De paître les brebis que racheta Dieu même.
Ici, loin des parents, loin du seuil enchanteur
Dont le seul souvenir est un arôme au cœur ;
Loin des centres connus où le désir de plaire
Peut flétrir malgré soi les fruits du ministère,
Mais au milieu d'un peuple intelligent, joyeux,
Qui marche dans l'exil en regardant les cieux.
D'ailleurs, comme ici-bas Dieu veut que l'âme humaine
S'attache par la joie et surtout par la peine,
Dans mon âme, gravé pour les jours à venir,
Je sens que j'ai déjà plus d'un cher souvenir ;
J'arrive, et cependant j'ai déjà dans sa bière
Vu dormir plus d'un mort et béni plus d'un frère.
Puis d'autres sont venus, du ciel même exilés :
Sur leur front de proscrits, mes regards consolés
Ont vu couler cette eau qui fait que dans ses langes
Un enfant d'ici-bas devient l'égal des anges.
Puis, ô bonheur profond ! j'ai vite rencontré
Tous mes chers paroissiens au tribunal sacré :
Comme un hôte joyeux qui verse à coupe rase,
Dans leur cœur repentant, dans leur âme en extase,
J'ai versé, tout ému, cette paix qu'ici-bas
L'insensé loin de Dieu cherche et ne trouve pas....

***

J'aime donc, cher ami, ma paroisse nouvelle.
Et d'ailleurs, pourquoi pas ? Elle est bonne, elle est belle !
Pourquoi ne pas chérir ce paisible hameau ?
La main de Dieu l'a fait : peut-il n'être pas beau ?
Je l'aime quand, l'hiver, ses forêts sur leurs branches
Portent la blanche neige avec les perdrix blanches ;
L'été je l'aime encor : je l'aime quand, le soir,
Vers le ciel qui rayonne ou le ciel sombre et noir,
Montent ces mille voix des bois et de la plage
Qui remplissent les airs d'un solennel ramage.
Chants d'oiseaux, chant confus des blés encore en fleurs,
Chant mâle et consolé des rudes laboureurs !
On le sent, malgré soi, dans son âme attendrie,—
C'est le chant d'un hameau qui travaille et qui prie !
J'aime ses lacs d'azur, et sa grande forêt
Où le fusil toujours a du gibier tout prêt ;
J'aime ses rocs géants, et j'aime ses falaises
Où dans la verte mousse étincellent les fraises ;
J'aime tous ses rochers que la charrue en vain
Voudrait fouiller, meurtrir, avec son nez d'airain,
Et sur le flanc desquels l'aimable Providence
Fait mûrir les bluets que cueille l'indigence.
Le royal Saguenay forme ici tout devant
Une profonde baie où viennent en chantant
Se baigner les canards, les pleuviers, les sarcelles :
De ma fenêtre, ici, j'entends battre des ailes
Ce gibier que parfois je vise et qui souvent
N'en folâtre que mieux les deux ailes au vent.
A droite, à gauche, au loin, sans que pourquoi l'on sache,

L'incivil Saguenay se recourbe et se cache :
Sur les bords d'un grand lac on se croirait plutôt.
Mais voilà qu'une voile aux yeux paraît bientôt,
Et, comme par miracle, émerge de derrière
Quelque gros mamelon, quelque montagne altière :
Vite, l'illusion s'envole : un blanc vapeur
Finirait au besoin par dissiper l'erreur.
Et s'il faut que ma plume à tes yeux tout décrive,
En face, mais plus loin, là-bas sur l'autre rive,
Un rideau gracieux de collines sans nom,
De ce côté d'abord ferme net l'horizon.
Puis je tourne la tête, et je vois en arrière
Une autre draperie et plus belle et plus fière :
Chaînon des " Monts " lointains dans la brume noyé :
Sur ces piliers d'azur le ciel semble appuyé :
Horizon de mystère où doit finir le monde !
Pour nous tirer d'erreur, que le chasseur réponde :
Le chasseur dira : Là commence le Grand Nord,
Qu'habitent l'orignal et l'ours et le castor.
Cet horizon hardi, superbement sauvage,
Forme le fond lointain de ce grand paysage.

***

Pourtant ! je me rappelle encor mon premier soir :
Les montagnes, les flots, c'était splendide à voir.
Ermite s'il en fût, tout seul à ma fenêtre,
Je ne m'étais senti jamais plus seul peut-être !
Tous ces beaux horizons, je ne les goûtais pas :
Le cœur noyé d'ennui, je leur disais tout bas :
" Avec votre air rêveur, et vos lointains magiques,
Vos aspects solennels, muets, mélancoliques,
Splendides horizons, vous m'écrasez, vraiment ! "
Aujourd'hui, cher ami, tout a changé pourtant :
J'admire ! et ce pays, coupé de precipices,
Mon cœur apprivoisé le chante avec délices.
Les premiers jours, pensif, je me disais parfois :
Par-dessus ces rochers couronnés de grands bois,
Barrières devant qui l'aigle lui-même hésite,
Un pauvre souvenir me fera-t-il visite ?
Dans cette solitude, enveloppé d'oubli,
Comme me voilà bien vraiment enseveli !
O Dieu des gais soleils ! dans cette grande tombe,
Oh ! faites qu'à l'ennui jamais je ne succombe !
Maintenant je me dis, résigné, mais confus,
De ces ennuis d'enfant que je ne commets plus :
Qui sait si l'âme, au fond d'un semblable ermitage,
Ne sent pas le besoin d'aimer Dieu davantage ?
Qui sait si du bonheur l'infaillible secret
N'est pas tout bonnement de vivre où Dieu nous met ?
Quand Monseigneur l'automne à ses prêtres partage
Cette vigne de Dieu que le démon ravage,
Quand sa main paternelle aux yeux de ses enfants

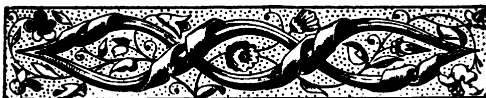
Tourne le gobelet plein de sorts différents,
Tout prêtre avec amour accueille sa parole.
S'il va loin, une chose entre autres le console.
Sur quelques bords lointains que ses jours soient jetés,
A ce tirage il sait que Dieu pipe les dés !
Il sait que le bonheur comme les fleurs abonde,
Que Dieu, Père prodigue, en a semé le monde !
Et d'ailleurs, pour sauver l'âme d'un seul mortel,
Vois ! chaque ange gardien laisse bien, lui, le ciel,
Radieux d'exercer son humble ministère
Dans ce pays lointain qu'on appelle "la terre !"
Et moi, si je vieillis fidèle à mon devoir,
Dans mon cœur d'exilé je puis nourrir l'espoir
De sécher plus de pleurs et de sauver plus d'âmes
Qu'un ange gardien même, aux ailes tout de flammes !
Et j'oserais me croire un peu mal partagé !
D'un pareil sentiment Dieu serait outragé.
Mon Dieu, je suis joyeux : dans l'ombre et le silence,
Ma bouche avec bonheur bénit ta Providence !



Poisson ! Mon ermitage est-il assez vermeil ?
Eh ! bien, non ! il lui manque un rayon de soleil :
Il manque à mon séjour la joyeuse visite
De ce poète exquis, de cet ami d'élite,
Dont le commerce aimé nous révèle si bien
La beauté de ces mots :—gentilhomme, et chrétien !
Songe ! si tous ces vers, avec qui je désire
T'attirer dans la baie où mon clocher se mire,
Ne me suffisent pas pour prendre un seul *poisson*,
A quoi sert, franchement, d'appâter l'hameçon ?

Saint-Fulgence, 1876.





FEU DE JOIE AU CIMETIÈRE

VOYEZ : déjà l'automne empourpre nos érables.
Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes étables
Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir
Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et noir.
Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les anges,
Vont, sur des chars plaintifs, s'abriter dans les granges.
La faux du moissonneur a bien passé partout...
—Un champ seul par oubli semble rester debout :
Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
Ondule encore et jase au souffle de la brise.
C'est un étrange enclos : il y pousse à la fois
De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.

Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
Dit au bedeau : " Rémy, coupe ce foin qui presse."
Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
Ce foin reste au saint lieu : l'agneau, le bœuf et l'âne
Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux !
Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.
Les villageois bientôt arrivent chapeau bas :
On prie, on se regarde,—on ne se parle pas !
Mais l'on semble écouter : dans l'ombre et le silence,
Le mystique brasier parle avec éloquence.
Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets,
Et la tombe chrétienne a de si doux secrets !
Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme,
Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
Doux brasier, que dans l'air tu brilles et t'élèves !
Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.
Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
Fécondée avant tout par l'Eglise en prière.
Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
—Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,—

Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite,
Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
Les cendres du bûcher restent jusqu'au Grand Jour!
Car, tout ce qui nourrit cette flamme sereine
A poussé dans un sol fait de poussière humaine.
Cette moisson de deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
Aux jours les plus dorés de l'été,—quand la brise
Passait sur cet enclos comme une hymne d'église,
Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,
Dire un *De profundis* qui donnait le frisson.
Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,
Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
Et disait : " Les défunts parlent ce soir : bien sûr ! "
Dans cet enclos fermé, les enfants du village
Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage :
Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
Et le bedeau lui-même—un brave chrétien, certe !—
Avait fauché ce pré la tête découverte.



Frères ! le feu se meurt : gardons comme un trésor
Le doux enseignement qui s'en dégage encor :
C'est que la sainte Eglise, oubliant leurs misères,
Honore ses enfants jusque dans leurs poussières !

Décembre 1880.





TÉNÈBRES

AU TRÈS RÉVÉREND M. C. L., V. G.

> **" La confession,—c'est l'amitié**
> **élevée à l'état de sacrement."**

UN pèlerin du ciel, tourmenté par le doute,
Le front dans ses deux mains pleure au bord de la route :
Car il a tout perdu—son guide et son bâton !
Douze ans de nuit, douze ans ! Au fond de ma pauvre âme,
Ne verrai-je jamais rayonner une flamme ?
Et sera-t-il toujours nuit noire à l'horizon ?

Vers toi, les yeux bandés, mon Dieu, je m'achemine :
Pas une étoile, en haut, devant moi n'illumine
Ces sentiers de l'exil où je marche troublé.
Douze ans de nuit ! Seigneur, je ne viens pas me plaindre :
Mais depuis que mes yeux ont vu le jour s'éteindre,
Sous leur épais bandeau mes yeux ont bien pleuré.

Je les lève aujourd'hui, ces yeux, vers toi, mon Père,
Ces yeux rassasiés de regarder la terre,
Ces yeux depuis douze ans noyés d'ombre et de pleurs.
Si j'ai péché, pardon ! Mais que ton cœur écoute
Le cri de ton enfant qui tombe sur la route :
Il tombe pour pleurer, non pour cueillir des fleurs.

Je ne mérite pas que ma pauvre prière
—Qui s'échappe d'un cœur aussi froid que la pierre—
Monte avec confiance à ce firmament bleu !
C'est un oiseau de neige à la voix rude et fade :
Comment oser porter son vol blasé, malade,
Dans ce beau ciel, où tout est amour, vie et feu !

Après avoir peut-être effleuré tant de fanges,
Comment mêler sa voix à la voix des archanges ?
Eh ! bien, mon Dieu, pitié !—Je suis un mendiant :
Aux anges de chanter, de planer sur ton trône :
Moi je pleure, et je viens te demander l'aumône—
Que les anges moins beau, mais comme eux ton enfant !

Je suis tenté, Seigneur. Je sens dans ma poitrine,
—O douloureux mystère—une double racine :
La racine d'un saint, celle d'un scélérat !
Ma tête est pleine d'ombre, et mon cœur plein d'orages.
Je parcours le désert, mais non comme les Mages.
Peut-être qu'une étoile enfin se lèvera !...

Oh ! que ta volonté soit faite toute entière !
Mais donne-moi, Seigneur, un rayon de lumière,
—Un rayon !—pour marcher vers ta sainte maison !
Douze ans de nuit ! Fais luire au fond de ma pauvre âme,
Sinon le plein soleil, oh ! du moins quelque flamme
Qui me montre de loin quelque point d'horizon !



Et cet ami prudent, ce saint, cet humble sage,
Qui m'a guidé, joyeux, dans mon pèlerinage,
Oh ! le rencontrerai-je encor, sur mon chemin ?
Ou bien, ce guide aimé, qui pour moi sur la terre
Avait les yeux d'un ange et l'amitié d'un frère,
Ce guide,—pour toujours m'a-t-il serré la main ?





CANTIQUE D'ADIEU

POUR LE DERNIER SOIR DU MOIS DE MARIE

(Air connu : *Séparons-nous, séparons-nous !*)

Aux pieds des autels de Marie
Pour les adieux rassemblons-nous.
Sous l'œil de la Vierge bénie,
Le cœur brisé, séparons-nous.
Séparons-nous de notre Mère,
Séparons-nous, séparons-nous,
Séparons-nous, séparons-nous.
Mais en quittant son sanctuaire,
Oublierons-nous, oublierons-nous
Les soirs bénis d'un mois si doux !

Le ciel dans ce beau sanctuaire
Semblait descendre chaque soir :
Mais les beaux jours sur cette terre
Passent bien vite, et sans espoir.
Plus tard, plus tard, dans la Patrie,
Nous chanterons, j'en ai l'espoir,
J'en ai l'espoir, j'en ai l'espoir,
Le nom de la Vierge chérie :
C'est là l'espoir, c'est là l'espoir
Qui nous console ici ce soir !

Nous te quittons, sainte chapelle,
Le cœur, les yeux chargés de pleurs.
Ailleurs le bon Dieu nous appelle :
Laissons ici du moins nos cœurs !
Laissons nos cœurs dans cet asile,
Laissons nos cœurs sur cet autel,
Sur cet autel, sur cet autel.
O ma Mère, adieu, je m'exile :
Départ cruel, départ cruel :
A plus tard, à plus tard au ciel !





LE RÉVEIL DE L' "ABEILLE"

Dans mes vitres, ce soir, malgré le vent d'automne,
Quel oiseau, quel insecte et s'agite et bourdonne ?
Egaré loin des bois, chassé par l'aquilon,
Pauvre petit proscrit, dis-moi, quel est ton nom ?
Tu ne me parais pas gros comme une mésange :
N'est-tu pas quelque sylphe, un papillon, un ange ?

—Comme seize ans d'absence ont donc dû me changer,
Pour me valoir ainsi cet accueil d'étranger !
Regardez ! c'est bien moi : moi que vous pensiez morte,
Mais qui, malgré le froid, bourdonne à votre porte.
Avec la neige à flots vous ne m'attendiez pas :
Comment ! ressusciter avec les blancs frimas ?
Eh ! bien, oui ! Le bonheur de revoir la lumière
—Après avoir langui si longtemps prisonnière !—
Me console, et mon aile affronte en paix l'hiver.
Dans l'ombre de ma ruche, ô ciel, j'ai tant souffert !
Puisqu'on m'ouvre ce soir ma prison ténébreuse,
Vers tous mes vieux amis je m'élance joyeuse.
Ouvrez-moi par pitié ! Par pitié, sous vos toits,
Oh ! faites-moi ce soir cet accueil d'autrefois !
Car nous étions amis ! car, malgré mon absence,
Je me rappelle avoir amusé votre enfance !
Ouvrez donc ; et demain l'insecte réchauffé
Charmera vos ennuis comme par le passé !
Car demain, aux rayons de l'aurore vermeille,—

Vos regards attendris reconnaîtront l' " abeille " !





PREMIER ET DERNIER SONNET

FAIRE un sonnet,—la chose est assez difficile.
Mais le plat est de mode, il faut le mettre au feu.
Un pareil tour de force eût fait jurer Virgile ;
Mais nos héros d'album ! ils en sont fous, morbleu.

Ainsi, pour me donner un petit air de ville,
Je veux, pour une fois, me piquer à ce jeu :
Sur quel sujet, voyons.—Quel sujet ? Imbécile !
Le grand point—le bouquet !—c'est que ça sonne creux.

—Hola ! l'ami, perdu : te voilà dans la fosse !
A ton âge, commettre une rime aussi fausse !
" Ça sonne creux," fort bien : mais un ixe de trop !

Sur ton sonnet, mon cher, repasse encor la brosse.
—Aux cinq cents les sonnets ! Ah ! le supplice atroce :

Il est mille moyens plus aisés d'être sot !





DU FOND DU LAC—DU FOND DE L'AME

OH ! comme il est gai, cet ami :
Quelle verve !—Plus il s'en donne,
Plus au contraire je soupçonne
Qu'il n'est jamais gai qu'à demi.

Comme un nuage aux flancs d'un mont,
Dans la plus vive causerie
J'ai vu souvent la rêverie
Soudain passer sur son beau front.

O mystère du cœur humain,
Souvent au milieu d'un fou-rire
J'ai vu de son âme en délire
Un soupir s'échapper soudain.

Le lac, riant, profond et pur,
Etait bordé de fleurs nouvelles :
En l'effleurant, les hirondelles
N'en ridaient pas les flots d'azur.

J'étais enfant : j'aimais à voir
Les verts goujons, les rouges truites,
Converger vers les marguerites
Que j'égrainais sur ce miroir.

Heureux de son riche décor,
Le lac, dans son miroir inerte,
Réfléchissait la forêt verte,
Répercutait le beau ciel d'or.

Mais moi, du fond de l'étang clair,
Dont la surface était de flamme,
Comme un soupir du fond d'une âme
Je vis poindre une bulle d'air.

Et je dis : sur le sable fin
Qui fait le fond du lac sauvage,
Remue un vivant coquillage,
Un crabe noir, que sais-je enfin.

Ami ! l'étang clair, c'est ton cœur.
Au fond du cœur le plus limpide
Remue un petit monstre avide,—
Le secret désir du bonheur !

Saint-Edouard de Lotbinière, 1880.





PUR COMME LES FLEURS—GAI COMME L'OISEAU

A UN ENFANT LA VEILLE DE SA FÊTE

Au beau milieu de mai ta fête, ô bel enfant :
Voilà de l'à-propos, le hasard est charmant.
J'aime au sein des beaux jours cette naïve fête
Comme au sein des lilas j'aime un nid de fauvette.
Ainsi, quand tu tombas du ciel dans ton berceau,
Deux choses près de toi : la fleur, et puis l'oiseau.
A ce double présage oh ! que ton cœur réponde,
Et tu seras l'orgueil de ta mère en ce monde !
Les oiseaux et les fleurs entouraient ton berceau :

Sois pur comme les fleurs, sois gai comme l'oiseau !



DIEU FIT L'ÉTERNITÉ POUR L'AMOUR

"AIMER" n'est pas encor toute la soif suprême :
C'est aimer et toujours posséder ce qu'on aime !
Voilà ce que tout bas rêve tout cœur humain.
Mais Dieu, quand il créa, fit si bien chaque chose :
Au firmament, l'étoile ; au vert buisson, la rose ;
Au cœur,—urne sans fond,—l'éternité sans fin !



" MIRAGE "

OU

L'AMITIÉ D'ICI-BAS

Amitié,—feu du ciel, charme de ce bas monde,—
Amitié de la terre, es-tu vraiment profonde ?

Au Cap Tourmente, un jour, je m'étais hasardé
De grimper. Sans mourir, j'avais escaladé
L'un de ces monts hardis qui de nos Laurentides
Font comme un long ruban de vertes pyramides :
Déserts voisins du ciel, déserts frais et riants
Où mènent bien ou mal des escaliers géants.

Si près du firmament, à l'ombre, et sur la mousse,
Vous l'avez éprouvé, la rêverie est douce.
Les bluets étaient verts ! je laissai mon regard
—Papillon philosophe—errer loin au hasard.

Encadré de verdure, et souriant de joie
Comme un enfant couché sur des coussins de soie,
Un lac, miroir d'azur, dormait dans le lointain.
C'était un lac superbe, un féerique bassin.
A l'entour, des bosquets, la tête renversée,
Comme une autre forêt fraîchement nuancée,
Formaient silencieux, au fond, sous le flot noir,
Un mirage immobile et bien splendide à voir.
Le lac semblait profond. Voyez ce blanc nuage
Qui le traverse au loin, bien loin ! sa molle image
Comme en un second ciel vogue au fond du bassin.
De quelle profondeur est donc ton large sein,
O beau lac transparent ! O lac ! tu parais être,
Donnant sur l'infini, quelque riche fenêtre !

J'y descends. Je détache un canot de pêcheurs
Qu'embarrassaient un peu des nénuphars en fleurs.
Je détache, et je pousse... Illusion magique !
Qu'était donc devenu mon petit Pacifique,
Si limpide, de loin, et surtout si profond ?
Mon aviron tout court en atteignait le fond !
Je pousse jusqu'au large, et même phénomène :
Ma nacelle d'écorce y flottait avec peine.

Ce bassin, cet abîme,—un mirage réel !—
Ce lac, de loin profond,—profond comme le ciel !—
Où vous eussiez à peine osé jeter la sonde,
Ce lac, mince et brillant, c'est l'amitié du monde !
Et qu'eût-il fallu faire, en effet, pour trouver
L'insondable infini que l'homme aime à rêver ?
Monter à ce vrai ciel, océan sans rivage,
Dont ce beau lac n'était qu'un miroir, qu'une image !

L'amitié d'ici-bas charme, pourquoi cela ?—
De l'amitié de Dieu c'est un reflet—voilà !
Hélas ! comme un reflet aussi de même est-elle
Mobile, très changeante, et superficielle :
Belle comme un reflet, d'un éclat chatoyant,—
Mais, comme tout reflet, illusoire souvent !

N'enivrons pas nos cœurs de cette vive image :
Redoutons-la plutôt comme on craint le mirage.
L'amour du Christ !—voilà l'océan de cristal
Où doit s'abreuver l'homme altéré d'idéal !

1874





PEINE INCONNUE

OU

L'ENFANT MORT SANS BAPTÊME

A MON EXCELLENTE MARRAINE MADAME F. X. B.

Vers l'église, à travers l'humble et riant village,
La carriole emportait l'élégant compérage
Dont les éclats de rire, heureux et spontanés,
Couvraient parfois le chant des grelots argentés.
Pas un n'eût critiqué cette allure bruyante :
Au hameau, l'étiquette est facile, indulgente.

Du reste, un compérage est toujours en humeur :
Un chrétien pour le ciel ! mais ! c'est un vrai bonheur !
Presqu'à chaque maison, si l'on voit la carriole,
On jette aux braves gens quelque bonne parole :
—Salut, Pierre !—Eh ! bonjour !—Vive le fruit nouveau !—
Courage, sapristi ! Ton blé sera plus beau !—
Encore un ? Est-ce pour compléter la douzaine ?—
Allons, Pierre : à l'année engage une marraine !—
Une pièce de terre ! Encore une !—A ce train,
Tu vas payer la dîme !—Au moins, c'est du beau grain !—

Et le père, enchanté, rit dans sa barbe grise.
Il a déjà porté dix marmots à l'église ;
Mais, bah ! calme et joyeux, il a l'air de songer :
" Quand Dieu fait une bouche, il fait de quoi manger !
Dieu fait l'hiver et fait au bois pousser les bûches.
Il peuple les berceaux, mais il emplit les hûches ! "
—A cette foi naïve, à ce bonheur serein,
Répond la bonne humeur de Joseph, le parrain.
" Sur mon credo, dit-il souvent à la marraine,
Je ne suis pas très ferme : aide-moi, Madeleine !
Si je m'embrouille un peu, je baisserai le ton ;
Ou je ferai semblant d'ajuster un bouton . . .
Toi, pousse ton latin : secours-moi de la gorge.
Tiens, voici comme acompte un chèque en sucre d'orge."
—" Ah ! du latin, tu sais, j'en ai juste pour moi :
Charité, par chez nous, ça commence par soi ! "

Parfois, de son côté, la porteuse est novice.
Elle ne sait pas trop quand il faut qu'on déplisse
Ce maillot, compliqué de rubans, de galons.
Elle connaît bien mieux sa rubrique aux chaudrons !
—Mère, calmez-vous donc ! le curé n'est pas bête :
Il saura bien sans nous lui déterrer la tête !
—Tenez, ne riez pas : je suis toute à l'envers,
Et je ferai bien sûr des choses de travers.
Dame ! pour vous, farceurs, bien facile est la tâche :
Vous dites cinq, six mots, que le curé vous mâche !
—Chut ! trêve de babil ! car le curé dira
Que nous avons chômé les noces de Cana !"

Et l'on filait au trot des fumantes montures,
Le cœur dans la gaîté, le nez dans les fourrures.

Dieu les garde !
Au logis, la mère, presqu'en deuil,
Sur son oreiller blanc ne pouvait clore l'œil.
Le rose petit être avait paru si frêle !
Un noir pressentiment s'était emparé d'elle.
On avait près du lit placé le berceau neuf :
Vrai nid d'enfant Jésus,—moins la paille et le bœuf.
A son âme inquiète, à son cœur en délire,
Le berceau radieux tantôt semblait sourire
Comme un nid printanier qui demande un oiseau,
Tantôt prenait les airs d'un froid petit tombeau !

C'était long, pour l'enfant, qu'un voyage à l'église !
—A travers tout son cœur soufflait la froide brise !
Et puis elle entrouvrait ses blancs rideaux de lin,
Jetait, par la fenêtre, un regard au chemin.
Elle prêtait l'oreille, et trouvait, sans reproches,
Qu'il tardait à venir, le son joyeux des cloches !
Elle disait : Voisin, sortez de la maison :
De nos grelots d'argent n'est-ce pas la chanson ?
On la calmait un peu par des plaisanteries
Tout pleines d'assurance et de gaîté remplies.
Mais elle, sans prêter l'oreille aux doux propos,
Fièvreuse, et repoussant l'espoir et le repos :
" Mon Dieu, pardonnez-moi : j'ai des terreurs étranges :
A ce même lit blanc j'ai déjà vu dix anges,
Au retour de ce bain qui fait enfant de Dieu,
M'arriver tout vermeils, l'œil et la joue en feu.
N'aurais-je pas goûté, comme je devais faire,
Le bonheur de baiser, moi pauvre indigne mère,
Le front, l'auguste front de ces purs chérubins ?
Dieu veut-il m'en punir ?

Les grelots argentins
Chantant alors au loin leur chant mélancolique,
Faisaient japper le chien couché sous le portique.
Le tardif compérage arriva—mais, hélas !
Plus pâle par le deuil que par les blancs frimas,
Morne !—Ce n'était plus cet équipage en vie
Dont la joie au départ à tous faisait envie ;
Dont la franche gaîté, le rire et les bons mots
Semblaient jaillir au bruit des sonores grelots !

On n'alla pas de suite au chevet de la mère :
Dans un triste silence, et comme avec mystère,
Dans la pièce voisine on déposa l'enfant,
Et l'on y chuchota l'espace d'un instant,—
D'un siècle ! pour le cœur de la mère inquiète.

Enfin, on l'aborda : la mère était muette !
Son cœur avait compris la mort du nouveau-né,
Comme on comprend la foudre avant qu'il ait tonné.
Quand on avait ouvert, en écartant la frange,
Le maillot dans lequel devait éclore un ange,
Tout le monde à l'église avait pâli d'abord :
Dans ses bras, la porteuse avait un enfant mort !
Le front blanc, l'œil éteint, de ses lèvres de cire
Comprimant tristement un innocent sourire,
L'enfant semblait avoir en mourant murmuré :
Adieu, beau Paradis ! Adieu ! tu m'es fermé !



L'hiver s'était enfui. Le printemps gai, vivace,
Le printemps parfumé rayonnait avec grâce
Sur les cercueils voilés par de beaux gazons verts
Comme sur les tombeaux fraîchement recouverts.

Tous les soirs à pas lents et presqu'à la même heure,
Une femme passait au seuil de sa demeure.
Qu'il plût ou qu'il fit beau, qu'il fit chaud, qu'il fit froid,
Au fond du cimetière elle poussait tout droit.
L'étrange assiduité de ce pèlerinage
Intriguait quelque peu le curé du village.
Le pasteur au village était curé nouveau :
Il n'était pas au fait des secrets du hameau.
Mais le prêtre aime à lire au fin fond de chaque âme,
Même au risque parfois d'y découvrir un drame.
Pour guérir ses chagrins, médecin plein d'espoir,
Il la suivait des yeux, maintenant, chaque soir.
Or, voici tout ce que, de sa calme fenêtre,
Voici ce que bientôt découvrit le vieux prêtre :
La mère, comme une ombre à qui manque la voix,
Allait prier tout bas devant deux pauvres croix.
Pendant qu'elle priait doucement inclinée,
Le sol buvait ses pleurs comme il boit la rosée.
Puis elle franchissait un filet d'eau perdu,
Le pied comme le cœur par des ronces mordu.
Là, d'incultes buissons : touffus, mais sans mystère.
La croix, la croix pieuse au branchage sévère ;
La croix, cet arbre nu, la croix, ce buisson noir
Sur qui l'œil ne voit rien, mais où mûrit l'espoir !
La croix dans cet endroit ne prend jamais racine :
Ce coin du sol n'est pas une terre divine !
Et la mère pourtant tombait là tout en pleurs :
Elle y priait pourtant, et plus longtemps qu'ailleurs !
Elle y versait, suivant sa poignante coutume,
Non plus quelques sanglots, mais des flots d'amertume !

Comme une urne qu'on penche et que l'on vide à net,
Son cœur semblait verser jusqu'au dernier regret !

Le pasteur,—car lui-même avait un cœur sensible,—
Essaya d'adoucir cette peine indicible.
" L'Église, lui dit-il, n'a jamais prononcé
Sur le sort d'un enfant qui n'est pas baptisé.
Ces enfants, il est vrai—ce dogme il faut le croire—
Ne verront jamais Dieu rayonnant dans sa gloire.
Mais vous-même, songez : souffrez-vous bien, ma sœur,
De n'avoir jamais vu le ciel ni sa splendeur ?
Ces innocents proscrits n'ont jamais, même en rêve,
Entrevu le beau ciel où le baptême enlève :
Ils n'ont jamais vu Dieu ; Dieu leur est inconnu :
L'œil ne regrette rien de ce qu'il n'a pas vu.
Cette soif de voir Dieu, dont au ciel l'âme brûle,
Pour eux n'existant pas, leur peine serait nulle . . .
Sans vouloir, pauvre sœur, sans vouloir, croyez-moi,
Sécher vos pleurs amers aux dépens de la foi,
Le pieux Augustin, et saint Anselme encore,
—Deux savants et deux saints que notre Église honore,—
Ont émis sur ce point, et non certe au hasard,
Des doctrines qui sont un baume et non un dard.
Les Limbes, ces prisons qui font frémir la mère,
Ne sont peut-être pas sans joie et sans lumière.
On y goûte peut-être un bonheur " naturel,"
Et, jusqu'en ces cachots, Dieu sera paternel ! "

Les pleurs ne mouillaient plus sa paupière surprise.
Mais son cœur de nouveau soudainement se brise ;
Puis avec cet accent de désespoir profond
Qui fait voir que le cœur est meurtri jusqu'au fond :
" Mon père ! vous parlez mieux qu'un ange, oh ! sans doute !
Mais, tenez, permettez que je file ma route :
La mort même, la mort ne pourrait adoucir
Ce chagrin qui me ronge et qui me fait mourir !
L'un de mes chers enfants a péri dans les flammes,
Un autre est mort martyr : qu'il a versé de larmes !
Ma vie, ô bon monsieur, fut un long chapelet
A grains noirs, soyez sûr ; mais il vous ennuîrait.
Je crus avoir vidé jusqu'au fond le calice :
Mon père, il me restait un plus navrant supplice !
Je crus à toute épreuve avoir enfin goûté :
J'oubliais un poignard, des mères redouté,
Une peine sans nom, le seul chagrin peut-être
Que ne pourrait sonder l'œil ni le cœur du prêtre !
Mon bon père, pardon, je le redis encor :
Vous ne pourrez comprendre, avec votre cœur d'or,
Ce chagrin meurtrier, cette sauvage épine,
Qui, vivante, remue au fond de ma poitrine !
—Jamais ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'est une vérité
Je ne verrai jamais cet enfant regretté,
Jouant au Paradis avec ses autres frères,
Mêlant avec les leurs ses chants et ses prières.
O calice rempli de vinaigre et de fiel !
Je ne verrai jamais cet enfant, même au ciel.

Ah ! le ciel ! Autrefois, dans mes jours les plus sombres,
J'aimais à l'admirer avec ses feux, ses ombres.
J'aimais à contempler ces beaux pays d'azur,
Quand mon âme était triste et que l'air était pur.
Je me disais, assise au seuil de ma demeure :
" Là l'allégresse, au moins, si dans ce monde on pleure !
Mais, le ciel ! quand mes yeux s'y portent aujourd'hui,
Les étoiles m'ont l'air d'y scintiller d'ennui :
Le ciel me semble en deuil !—Est-ce un péché, mon père,
De demander à Dieu, dans une humble prière,
D'aller après ma mort dans les Limbes ? Peut-il
M'accorder comme un don ce consolant exil ?
Dans la cité divine,—au milieu de merveilles
Qui surprendront nos cœurs, notre œil et nos oreilles ;
Dans ces palais d'en haut, dans ce pompeux séjour
Où l'on boira la joie et la paix et l'amour
Comme ici-bas l'on boit dans nos champs l'eau courante,
Dieu pourra se passer, bien sûr, de sa servante !
Le ciel me manquera sans que je manque au ciel :—
Mon enfant a besoin du baiser maternel !
Dieu me pardonnerait mon exil volontaire,—
Et loin de Dieu mon ange aurait du moins sa mère !
Comme je volerais passer l'éternité
Avec mon seul enfant loin du ciel rejeté !

—Non, pas l'éternité, lui répondit le prêtre ;
Mais Dieu, dans son amour, vous permettra, peut-être,
De franchir quelquefois le seuil du Paradis
Pour descendre au pays de ces pauvres proscrits,
Pour revoir votre enfant....
—Que dites-vous, mon Père !...
—Ma sœur, Dieu pour là-haut garde plus d'un mystère !
D'abord : ton cœur en deuil appelle ton enfant :
Jésus saura combler l'endroit laissé vacant.
Et puis, qui sommes-nous pour sonder ses abîmes ?
Sied-il au moucheron de mesurer les cîmes ?
Les Limbes !—à notre œil Dieu clot ce noir séjour :
Mais nous savons ceci : son cœur est fait d'amour !
Sur ces pauvres enfants Dieu garde le silence :
Au hasard nous irions nous tourmenter d'avance ?
Qui sait si leur exil, nuageux mais vermeil,
N'aura pas comme ici ses fleurs et son soleil ?
Jamais, ma sœur, jamais le bon Dieu sur ces choses
N'a défendu d'avoir les espoirs les plus roses.
Je disais "noir séjour :" mon Dieu, qu'en savons-nous ?
Qui nous dit que plus tard, sous un ciel clair et doux,
Ces enfants n'auront pas, pour superbe héritage,
Cet univers, doré du feu de ton visage ?
C'est notre espoir, à nous, notre invincible espoir :
Ces enfants n'iront pas dans un exil trop noir !
Je crois,—et plus d'un saint nourrit cette espérance,—
Je crois que ces enfants vivront dans l'abondance.
Ils auront pour prison ce splendide univers,
Avec ses lacs brillants, ses bosquets toujours verts.

Pour oublier le ciel, ils auront sur la terre
Cet Éden d'autrefois d'où fut chassé leur père.
Espoir, espoir en Dieu ! Sèche, oh ! sèche tes pleurs.
Pourquoi le jour, la nuit, te créer des douleurs ?
O mère ! ouvre à ma voix ton âme et ton oreille ;
Car voici ce que dit l'espérance vermeille :
Cet enfant qui t'est cher, cet enfant regretté,
Tu peux goûter encor son sourire enchanté !
Du ciel tu le verras folâtrer dans la plaine,
Ou cueillant, tout pensif, l'œillet, la marjolaine,
Pour en faire à sa mère un bouquet gracieux.
Et tu prendras ton vol, et le front radieux
Tu descendras, ma sœur, couvrir de tes caresses,
L'orphelin à qui Dieu garde encor des tendresses.
De ces rêves permis, berce, oh ! berce ton cœur.
On peut blesser le ciel même par sa douleur.
Dieu veut qu'avec espoir on l'aime, on le bénisse :
Son cœur nous surprendra,—bien plus que sa justice !

Seigneur ! l'esprit de l'homme est l'esprit d'un enfant :
Myope, du mystère il se fait un tourment.
Au lieu d'être au timon, quand la vague est profonde,
L'homme, aveugle marin, se fatigue à la sonde.
Pour moi, Seigneur, j'espère ! et j'attends sans pâlir
Le jour où ton soleil viendra tout éclaircir ;
Et je dis : l'océan, bassin profond, immense,
Ne contiendrait jamais les flots de ta clémence ! "



Et la mère immobile était là devant lui,
Comme un saule pleureur où le soleil a lui.
Avide, elle écoutait cette voix consolante
Comme un homme altéré boit une eau murmurante.
Car on avait à flots, dans son cœur maternel,
Fait descendre l'espoir,—ce baume fait au ciel !





L'AMI QUI PLAIT EN VACANCE

BADINAGE A L'EAU SUCRÉE, DÉDIÉ A E. M.

IL faut, pour ces beaux jours, un ami de son choix :
Mais ce charmant bijou n'est pas commun, parfois.
Il s'agit de choisir entre cent, entre mille...
Allons, décidez-vous : voici le sombre Émile,
Un blasé...—Gardons-nous de ce jeune rêveur,
Qui veut tout voir en noir à travers son humeur.
Son œil presque toujours roule dans une larme ;
Il vit de gros soupirs : la tristesse le charme.

Toujours broyant du noir, des autres séparé,
Il se plaint à la lune et pose en inspiré.
Puisqu'à l'entendre il n'a d'amis ni de famille,
Laissons le limaçon tout seul dans sa coquille.
Eh ! chacun n'a-t-il pas son fardeau de chagrin !
Pourquoi de ses ennuis ennuyer le prochain ?
—Ainsi, vous n'aimez pas ce rêveur excentrique ?...
—Non.—Eh bien, voici Paul, un garçon très pratique,
Dont le pied dédaigneux, sans l'ombre d'un transport,
Foulera dans les prés fleurs et papillons d'or.
Son cœur est fait d'écorce, et jamais rien n'y brûle :
Ce cœur bat, mais un peu comme oscille un pendule
Paul ne sait admirer la terre ni les cieux :
Paul, garçon de bon sens, ne se sert de ses yeux
Que pour parer la borne, éviter la clôture,
Ou compter les piquets, s'il voyage en voiture.
Allons, Paul vous va-t-il ? Pas malin pour un sou...
—Je ne veux pas de Paul ! c'est un ours, voilà tout !
—Mais véritablement, vous êtes difficile,
Et pour vous contenter je fouillerais la ville...
Un autre échantillon : ah ! voici les bons lots !
—Quoi donc ? Un bel esprit ! vrai moulin à bons mots !
Comme à coups de briquet l'on fait des étincelles,
Notre homme à coups de mots tire quelques parcelles.
D'esprit ? non : de clinquant,—qu'il est seul à goûter :
On fait du purgatoire en voulant l'écouter.
Nuit et jour il travaille, avec peine il façonne
Ses calembourgs qu'un peu de gros sel assaisonne.
—Oh ! pour le coup, arrière ! arrière le railleur !

Comment ! un bel èsprit sottement pointilleur ?
Un chevalet, plutôt ! c'est le genre commère :
Il n'est pas de tourment que je ne lui préfère !
Quand la scie est de fer, le scieur me déplaît,
Et je fuis l'homme—guêpe à piquer toujours prêt.
—Voici, pour en finir, un nouveau personnage.
—Ah ! ah ! un délicat : oh ! le charmant visage !
Catino craint la pluie, et le frais, et le vent,—
Un peu comme une élève au sortir du couvent.
Il se croit poitrinaire, et fuit jusqu'à la brume.
S'il en maigrit, au moins son docteur se remplume.
Il abhorre encor plus les rayons du soleil,
Et pour garder son teint musqué, rose et vermeil,
Catino, croyez-le, porterait la capine,
L'élégant parasol, le voile ou l'étamine.
—Mon cher, tu comprends bien qu'après pareil portrait,
Catino l'élégant n'est pas du tout mon fait.
—Et moi, je suis à bout : halte, et cherche toi-même !
—Je ramasse le gant et résous le problême :
Pour me dilater l'âme et colorer mes jours,
En vacance voici l'ami que je souhaite :
Pour un pareil portrait ma plume n'est pas faite :
Ma plume, essaie au moins, essaie en quelques tours.—
Aux femmes du canton laissant la médisance,
Cet ami, noble cœur, n'a ni fiel ni venin.
C'est un joyeux causeur, mais, d'après lui, je pense,
L'amour de pointiller est un goût féminin.
C'est un esprit loyal, un noble caractère,
Artiste par instinct, sensible et très discret.

Simple avant tout, il rit, il cause sans apprêt.
Il lit Châteaubriand, Louis Veuillot, Lacordaire,
Sur la mousse des bois comme à son cabinet.
Ni lui ni moi surtout ne fait métier d'écrire :
Sous quelque vert érable, aimable pavillon
Dont l'ombre inspiratrice agace le crayon,
Nous rimerons parfois quelque refrain pour rire,
Parfois, nous chanterons le vol d'un papillon...
C'est un ami dont l'âme intelligente, active,
Interroge sans cesse et la terre et le ciel,—
Qui demande ses lois à l'étoile pensive,
Qui demande à l'abeille où se cueille le miel.
C'est un ami qui peut au bois passer une heure
A regarder, au sein d'un humide rameau,
Le scarabée ourdir sa soyeuse demeure,
Le geai pour ses petits tresser un frais berceau.
C'est un ami qui donne une âme à la nature,—
A qui semblent sourire et l'aurore et les fleurs,—
A qui semble parler le ruisseau qui murmure,—
Si sensible, qu'il peut verser parfois des pleurs
En écoutant la brise errer dans la ramure...
C'est un ami toujours gai, viril, et dispos,
Qu'enivrent la lecture, et la pêche, et la chasse,
Que le chant d'un oiseau regaillardit, délasse,
Et qui, sous le soleil, n'a peur que du repos.
Faire le coup de feu sur les lacs, sur les grèves ;
Après dix mois d'étude enfermé, soucieux,
Libre comme l'oiseau voyager sous les cieux :
En vacance pour lui voilà de jolis rêves.

Il sait qu'à la montagne et loin de la cité,
Se cueillent l'appétit, la joie, et la santé!



" De ces amis choisis,—m'objectez-vous sans doute,—
Il en croît assez peu sous la céleste voûte :
En amis si parfaits tout sol n'est pas fécond ! "
J'étais à retourner l'autre vers sur l'enclume,
Lorsque soudain je vis accourir sous ma plume
Le nom de cet ami : c'était celui " d'Edmond !

186..





LE VRAI COUCHER DE SOLEIL

OU

VIEILLESSE DE PIE-NEUF

A L'OCCASION DU 50e ANNIVERSAIRE DE SON ÉPISCOPAT

"Nemo tam Pater!"

VIEILLARD béni du ciel, Pie-Neuf sous sa tiare
Porte une autre couronne aussi belle et plus rare :
Mître d'un demi siècle, auguste et saint bandeau !
Feuilletez à l'envi les âges et l'histoire :
Non ! jamais diadème aussi chargé de gloire
Ne couronna vieillard plus beau !

Artiste ! homme inspiré qui cherches pour ta plume
Quelque sujet magique où ta verve s'allume,
Artiste ! aigle altéré d'amour et de beauté—
Mais qui n'as su trouver de merveille assez belle
Pour y fixer, ravi, ton ardente prunelle,
Laisse l'univers de côté :

Suspends ton vol, regarde : il n'est rien sur la terre
De beau comme Pie-Neuf, notre Roi, notre Père !
Il n'est rien d'aussi grand sous le dôme éternel !
Suspends ton vol, joyeux, sur les hauteurs de Rome,
Et contemple : Pie-Neuf est à la fois grand homme,
Grand prince, et Pontife Immortel !

***

Cet homme que le ciel admire,
Je n'ai jamais vu son sourire :
Mais il me fascine, il m'attire !
Mais je le contemple pourtant !
Car mon âme avec allégresse
Perce des flots la brume épaisse :
O saint vieillard ! avec ivresse
Je t'aime à travers l'océan !

Aux jours dorés de mon jeune âge,
Dans la cité comme au village,
Quelques amis sur mon passage
Ont charmé mon œil ébloui :
J'aimai... Pourtant, je le proclame :
De tous ces noms de feu, de flamme,
Aucun n'a fait vibrer mon âme
Comme le nom de Mastaï !

Mastaï ! dont l'intelligence,
Brillante étoile à sa naissance,
Jette, à mesure qu'il avance,
Des rayons plus vifs et plus beaux :
Comme sur la mer qui bouillonne
Un phare d'autant plus rayonne
Que l'ombre du soir l'environne
Et que la nuit couvre les eaux !

Mastaï ! noble caractère
Dont l'humanité se sent fière !
Beau type déjà légendaire
Dont l'artiste enivre ses yeux !
Cette grande âme, oh ! qu'elle est belle !
La décadence originelle
N'a pas là trahi le modèle :
Or, le modèle est dans les cieux !

Quand je vis, colon de la France,
Ces frais lauriers de la vaillance
Que mon pays plein d'espérance
Porte à son front jeune et royal,
Oh ! tout Canadien le devine,
Il s'alluma dans ma poitrine
Une flamme large et divine
Pour mon humble pays natal !

Mais quand, sans trahir cette idole,
Je vis l'éternelle auréole
Qui couronne la métropole
De l'univers civilisé ;
Mais quand mon œil de catholique
Vit ce monarque pacifique,
Ce saint royalement stoïque
Et lentement martyrisé ;

Quand, vendu par ses enfants mêmes,
Quand, abreuvé de leurs blasphèmes,
Je vis Pie-Neuf pour anathèmes
Opposer les pleurs de ses yeux :
Au vieux pontife sans couronne
Faisant de ma vie une aumône,
J'eusse pour cimenter son trône
Versé mon sang, fier et joyeux !

Adorablement populaire,
Et se flattant, noble chimère,
De ne rencontrer sur la terre
Que des hommes droits comme lui,
Pie-Neuf, méprise glorieuse !
Voulut d'une main généreuse
Adoucir l'hydre astucieuse
Qui rêve sa mort aujourd'hui :

Mais le monstre a levé la tête,
Et sur le rocher de Gaëte,
Comme un rameau par la tempête
Le roi-martyr fut emporté.
Merci, brigands ! gloire à vos armes !
Comme vous l'entourez de charmes :
Exil—Pardon—Dignité—Larmes—
Ces mots rehaussent la beauté !

***

La beauté ! la beauté de ce mortel étrange !...
Il faudrait l'avoir vu, souriant comme un ange,
Quand à flots sur son peuple il verse le pardon !
Ou que chargé d'un siècle, il est là qui chancelle
Et bénit l'univers d'une main paternelle,
Debout à quelque haut balcon !

Un chapeau simple et digne, ample, noble, écarlate,
Sur ses cheveux blanchis comme une braise éclate,
Symbole du martyre et de la charité.
Mais le peuple ébloui ne voit que son visage,
Ravissante figure, humble et vivante image
De l'auguste Divinité !

Voyez son pied : la pourpre à son pied brille encore :
Ce messager qui doit du couchant à l'aurore
Porter l'ardent flambeau, sa chaussure est de feu.
Mais il irait pieds nus, que le peuple de Rome
Murmurerait, frappé : " C'est un roi que cet homme !
Ou bien, c'est Jéhovah, c'est Dieu ! "

Blanche comme la neige et comme la justice,
La robe du Pontife, à l'innocent propice,
Blesse l'œil du méchant qu'agite le remord.
Serpent haineux, caché sous l'autel et le trône,
La Révolution, qui d'ombres s'environne,
Ne peut fixer ce soleil d'or !

La voix de ce vieillard, puissance surhumaine,
Règne d'un pôle à l'autre, et règne en souveraine.
Tout autre prince, un peu règne par le canon :
De l'âme franchissant l'intime sanctuaire,
Lui règne au fond des cœurs : il commande, et la terre
Avec amour courbe son front !

Quand l'homme dont la voix opère un tel prodige
Est Pie-Neuf, maintenant '... oh ! quel nouveau prestige !
L'hérétique lui-même enchanté se surprend !
L'Église, elle, en est fière et l'écoute ravie :
L'éloquence, en effet, de sa lèvre bénie
Coule à flots d'or comme un torrent !

Jetez, dans l'univers, vos yeux sur chaque trône :
Qu'y voyez-vous ? Souvent un porteur de couronne
Sans vertus, sans prestige, et fort peu respecté.
Mais notre Prince à nous, c'est un prince angélique,
Pie-Neuf ! au nom de qui l'univers catholique
Lève la tête avec fierté !

***

Pape ! Premier Pasteur de l'Eglise Romaine !
Quelle grandeur : porter sur une épaule humaine
La royauté du Christ comme on porte un manteau !
Infaillible ici-bas : plus grand mystère encore !
Dieu parle au fond des cieux : comme un rocher sonore,
Le Vatican lui fait écho !

Mais dites, quand le Christ trouva-t-il sur la terre
Plus digne Lieutenant, plus glorieux Vicaire ?
Je vois sourire aux cieux Celle qu'il couronna :
J'entends vingt-six Martyrs dont le Japon sauvage
A bu le sang vermeil avec des cris de rage,
Répondre : " A Pie-Neuf, hosanna " !

Intrépide gardien du plus saint héritage,
L'avenir, lui, surtout, redira d'âge en âge
Qu'il préféra l'exil, fidèle à son serment.
Et son nom, que l'amour avec joie éternise,
Resplendira plus tard dans le ciel de l'Église
Comme un soleil au firmament !

Son tendre cœur de Père est grand comme le monde :
L'univers tout entier, que son verbe féconde,
Dort comme réchauffé sous son large manteau.
En même temps qu'à Rome il assemble un Concile,
Ce pasteur soucieux fait prêcher l'Evangile
Sous la hutte de l'Esquimau.

Qu'on torture à l'envi son auguste personne :
Nouvel Agneau Mystique, il excuse, il pardonne :
Garibaldi—Cavour—Peuples, frappez en chœur :
Vous ferez bien briller des pleurs à sa paupière :
De la haine, jamais ! nature tendre et fière,
Il n'eut jamais de fiel au cœur !

Gémisse sous le ciel un pays qu'on opprime,
L'Irlande, la Pologne, ou toute autre victime :
Le Vieillard, sans trembler, plaide pour l'innocent.
Diplomates, laissez périr ce peuple frère :
Pie-Neuf est moins prudent : car Pie-Neuf est un Père,
Et chaque peuple est son enfant !

Voilà pourquoi, douleur unique !
Lorsque le fil télégraphique
Fera frissonner l'Atlantique
Et murmurera sous les flots :
" Pie-Neuf dans un tombeau sommeille, "
Le ciel, s'il veut prêter l'oreille,
Entendra, plainte sans pareille,
La terre éclater en sanglots !

Tous pleureront : roi, paysanne,
Tous ! l'Indien sous le platane,
Le sauvage dans sa cabane,
Le mendiant sur les chemins !
Oh ! la foudroyante nouvelle !
La mort—ce jour-là criminelle—
La mort aura d'un seul coup d'aile
Fait des millions d'orphelins !

Pie-Neuf ! dernier vengeur du crime !
Pie-Neuf ! représentant sublime
De l'autorité qui s'abîme
D'un bout du monde à l'autre bout !
Pie-Neuf ! radieux luminaire,
Dernier flambeau qui nous éclaire !
Rayonne encor sur cette terre :
Car la nuit surgit de partout !

Vous avez, vers le soir, sur la route déserte,
Le long d'un bois perdu, sur une plaine verte,
Rencontré par hasard quelque pauvre étranger.
Il regardait le ciel d'un œil mélancolique :
Il n'est pas gai de voir, loin du seuil domestique,
L'ombre des arbres s'allonger !

Lui se sentait là seul, bien loin de son village,
Et le soleil couchant teignait l'ardent nuage
De cet éclat rêveur, charmant, rouge et vermeil.
Pour éclairer sa marche et consoler sa route,
Oh ! comme à l'horizon le pèlerin sans doute
Eût voulu garder le soleil !

Voyageur attardé, loin du ciel qu'il oublie,
Le genre humain, Pie-Neuf, marche vers la Patrie
Comme cet étranger,—inquiet et songeur.
Reste sur l'horizon, consolant météore !
Pie-Neuf, il se fait soir : longtemps rayonne encore
Sur le genre humain voyageur !

Vois ! la terre aujourd'hui t'acclame avec ivresse.
Cent peuples à ton nom tressaillent d'allégresse,
Jusques à tes enfants du Canada lointain !
Que cette explosion d'amour te rajeunisse !
Tu bénis l'univers : que le Ciel te bénisse,
Et que Pie-Neuf vive sans fin !

ENVOI.

Quant à l'artiste en fleur, quant à l'humble poète
Qui chante et qui se sent le cœur et l'âme en fête,
Il n'entendra jamais la voix du saint Vieillard !
Jamais il ne verra son paternel sourire !
Mille fois trop heureux si le chant de sa lyre
Passait un jour sous son regard !

Saint-Fulgence du Saguenay, 1877.





SA DERNIÈRE PROMENADE DANS LE VERGER

OU

REGRETS D'UN JEUNE MALADE AU PRINTEMPS

Amicus noster dormit.

Le Saint-Laurent, le long de ses rivages,
Traînait encor quelques rares glaçons.
Où le soleil donnait, de verts feuillages
Déjà pourtant couronnaient les buissons.
Lui, sans espoir, et l'âme plus gonflée
Que les ruisseaux qui couraient sous ses yeux,
Avait choisi cette roche isolée
D'où l'œil au loin voit l'église et les cieux.

De la douleur son front portait la trace,
Et quand son âme exhalait un soupir,
Son œil errant semblait chercher la place
Où le trépas l'invitait à dormir.
La vie avant d'abandonner cet ange,
L'illuminant de son dernier reflet,
Sa joue en feu—c'est un symptôme étrange—
Faisait pleurer sœurs et mère en secret.

" Déjà mourir ! " soupirait-il sans cesse,—
Et dans le ciel souriait le soleil.
Les champs, les bois étaient dans l'allégresse :
Car le printemps ressuscitait vermeil.
Car tout semblait, dans la nature immense,
L'herbe des prés, l'oiseau dans le ciel bleu,
Ivre d'amour, de joie et d'espérance :
Mais lui, rêveur, disait, parlant à Dieu :

" L'hiver s'en va :—qu'un peu de neige encore
Dans ce ravin qui fume et reverdit. . . .
Le sol tressaille, et l'arbre se colore ;
L'oiseau revient, l'oiseau, divin proscrit !
Mille parfums embaument la prairie ;
L'insecte d'or bourdonne avec amour :
Mon Dieu ! quand tout se réveille à la vie,
Il est bien dur de partir sans retour !

L'agneau bondit sur l'herbe printanière ;
Un vert feuillage habille les rameaux :
Chaud mois de mai ! mois que mon cœur révère !
O mois béni, que tes rayons sont beaux !
—Et moi je meurs ! . . . Insensible nature,
Pour ma douleur tu n'as donc pas d'égard !
En revêtant cette belle parure,
Viens-tu gaîment célébrer mon départ ?

Beau mois de mai, de toi mon âme est pleine.
Mais aujourd'hui, ton éclat me fait mal.
Hélas ! je vois le ruisseau dans la plaine
Briser joyeux son tombeau de cristal :
Mais le cercueil qui va couvrir ma cendre,
Oh ! quel soleil fondra son marbre noir !
Dans le pays où je me sens descendre,
Aucun matin, là, ne succède au soir !

Gentil oiseau, palpitant d'espérance,
Achève en paix ce gracieux berceau :
Peuple-le vite, afin que l'innocence
Dans quelques jours chante sur mon tombeau !
Déjà, je suis étranger sur la terre . . . . .
Si dans ces lieux pour jamais je m'endors,
Un cœur ami priera-t-il sur ma bière ?
On n'aime guère à visiter les morts ! . . . .

Eh ! bien, du moins, toi, petit oiseau, chante
Sur le rameau qui me doit ombrager :
Reste avec moi ! que ta plainte touchante
Après ma mort anime ce verger ! "
—Pauvre exilé, pourquoi cette tristesse ?
Pourquoi de pleurs ton œil s'humecte-t-il ?
Bannis, plutôt, ce chagrin qui t'oppresse :
Vois ce beau ciel au-dessus de l'exil !

Frère ! la mort—quand la Foi l'illumine—
C'est un chemin débouchant sur le ciel.
Un noir sentier sous les Alpes chemine :
Comme la mort ressemble à ce tunnel !
Par un vallon brumeux de la Savoie
Voyez d'abord entrer les voyageurs. . . .
Puis on en sort saluant avec joie
Le chaud soleil de l'Italie en fleurs !

Lorsque l'automne empourpra le feuillage,
Au cimetière austère et dépouillé,
Silencieux, près d'une croix sauvage,
Un autre enfant priait agenouillé.
Là, chaque soir, mêlés à sa prière,
Ses pleurs disaient au malade endormi
Qu'un bon ami, plus fidèle qu'un frère,
Jusqu'au tombeau visite son ami.

Mai 1867.



LA MESSE DE MINUIT

A LA

CAMPAGNE

Nuit calme et solennelle !
Oh ! oui qu'elle était belle,
La rustique chapelle,
Sous son naïf décor !
Avec ses feux magiques,
Et ses autels féeriques,
Et ses joyeux cantiques :
Mon Dieu, j'y suis encor !

L'astre s'allume
Au ciel sans brume ;
Chaque toit fume
Silencieux ;
La neige brille
Sur la charmille ;
Minuit scintille
Au haut des cieux.

Un météore,
Mobile aurore,
Là-bas colore
L'azur du ciel :
Lueurs étranges,
Célestes franges :—
Sont-ce des langes
Pour l'Eternel ?

C'est une aurore boréale,
Couleur de feu, couleur d'opale :
O belle aurore boréale,
Qui dans l'ombre éclates sans bruit,
Es-tu le radieux symbole
De cet Enfant dont la parole
S'en vient de l'un à l'autre pôle
Chasser les ombres de la nuit ?

Mais écoutez : la cloche sonne
Au clocher lointain qui rayonne.
La cloche sonne et carillonne
A réveiller tout le hameau.
A ce signal, chaque chaumière
Magiquement soudain s'éclaire ;
La carriole attend, légère ;
A la chapelle !—il fait si beau !

A la chapelle
Dieu nous appelle :
Volons vers elle,—
Il fait si beau !
Comme une rose
A peine éclose,
Jésus repose
Dans son berceau !



Berceau charmant ! vrai nid fait de vert sapinage,
Où dort l'Enfant-Jésus, gentil oiseau du ciel.
Et voyez-le sourire aux enfants du village :
Son sourire est plus pur qu'un pur rayon de miel !
Le bel ange ! il rayonne avec autant de joie
Que s'il était couché sur la pourpre et la soie.
Comme il est gracieux, ce roi de l'univers
Qui naît en souriant sur quelques rameaux verts !

Non ! pas même une humble cabane :
Sous les yeux d'un bœuf et d'un âne !
Quel fils de pauvre paysanne
N'eût pas rougi de naître ainsi !
Frêle Enfant que rien ne protège,
Il nous arrive avec la neige
Et les oiseaux blancs pour cortège.
La nuit d'automne l'a transi.

Mais sur sa paille
Jésus tressaille,
Mais sur sa paille
Il est joyeux.
L'enfance admire
Son doux sourire :
Son charme attire
L'enfant pieux.

Le chancelant vieillard, pour qui va sonner l'heure
D'abandonner bientôt sa terrestre demeure,
Près de la crèche aussi le vieillard prie et pleure :
Cet Enfant qui sourit va le juger demain,
Et ce Juge lui semble un juge bien humain !

Le lys dont la corolle exhale
Une senteur si virginale ;
La neige fraîche et matinale
Qui charge au bois les verts buissons ;
Enfin, la perle la plus belle
Avec moins de grâce étincelle
Que sa vive et calme prunelle,
Pleine d'amour et de rayons !

Mais il sommeille :
O nuit vermeill ,
Jésus sommeille :
Coule sans bruit.
Coule plus lente,
O nuit charmante,
Coule plus lente,
O sainte nuit !

Nuit calme et solennelle !
Oh ! oui, qu'elle était belle,
La rustique chapelle,
Sous son naïf décor.
Avec ses feux magiques,
Et ses autels féeriques,
Et ses joyeux cantiques,..
Mon Dieu, j'y suis encor !

***

Chérubins de l'exil, à qui manquaient des ailes,
Par le froid colorés, du feu plein les prunelles,
Nous, petits villageois, prenions l'Enfant divin
Pour un frère venu du Paradis lointain.
Notre âme, que fondait l'ivresse de l'extase,
Menaçait d'éclater comme un fragile vase.
L'église illuminée au milieu de la nuit
Achevait d'éblouir notre œil et notre esprit.
La Messe de Minuit, oh ! c'était notre fête :
Un mois d'avance au moins nous en perdions la tête !
Nos soupirs n'étaient pas des soupirs de prophète :—

" Il faut,—demandions-nous,—que la neige ait couvert
Cette roche si haute ?—et ce gadellier vert ?
Ah ! ce Minuit doré, lentement comme il vole !
Quel plaisir ce sera : le soir !—en carríole !
Et puis, voir ce Jésus, dont le nom seul parfois
Joint les mains de ma mère et fait trembler sa voix !
Voir l'église,—pour nous vrai ciel plein de mystère ! "

De ces rêves riants rien n'eût pu nous distraire.
Plus de jeux. Le gros chien n'était plus attelé.
L'oiseau ne craignait plus nos lignettes perfides.
Plus de courses non plus sur nos traîneaux rapides,—
Et le gros banc de neige était presqu'oublié.

La veille au soir enfin, pour nous lever à l'heure,
Nous jugions plus prudent de ne nous pas coucher :
Tous les autres dormaient : nous, seuls dans la demeure,
Nous faisions sentinelle, assis près du bûcher.
Ah ! gentils souvenirs parfumés d'innocence,
Vous êtes gais comme elle et frais comme l'enfance.
J'ai vu naître depuis Jésus loin du hameau :
Dans les villes surtout, quel superbe étalage !
Quelle magnificence autour de son berceau !
Mais tout cela vaut-il les Minuits du village ?

Nuit calme et solennelle !
Vieille et sainte chapelle,
Si riante et si belle
Sous ton naïf décor :
Avec tes feux magiques,
Et tes autels féeriques,
Et tes joyeux cantiques,
Te reverrai-je encor ?

1872.





SON PRIE-DIEU

A MADAME L..., DE QUÉBEC

LA mère a dans sa chambre un doux petit calvaire :
C'est un prie-Dieu brodé, que sa douleur vénère.
Des fleurs à gros relief en ornent le dessus.
Qui donc a fait ces fleurs, découpé cette frange ?
Un artiste émérite ? Une duchesse ? Un ange ?
Non.—Mais ce sont les mains d'enfants qui ne sont plus !

Chacune, pour créer ce meuble de famille,
Mit un peu de son âme, et quelques coups d'aiguille.
La couleur est voyante, et le meuble est fort beau.
A son aspect pourtant son cœur entier frissonne :
C'est à ce beau prie-Dieu, que sa tête grisonne :—
Les mains qui l'ont brodé sont toutes au tombeau !

Au-dessus, cinq portraits—navrante galerie.
C'est le doux rendez-vous. La mère y pleure, y prie.
Ses filles, son mari, là rayonnent au mur.
La Mort—faucheur pressé—groupe là sa famille.
Autour d'elle, la Mort à grands coups de faucille,
Frappe sur chaque épi,—même avant qu'il soit mûr !

O femme ! tu sauras ce que c'est que la peine :
Elle emplit ton grand cœur comme l'eau la fontaine.
Ne perds jamais des yeux le ciel, le beau ciel bleu.
A ton foyer muet, le soir, prie en silence ;
N'allume pour flambeau que la sainte espérance :—
Tu les verras planer autour de ton prie-Dieu !

Oh ! je les ai connus, ces êtres que tu pleures :
Dans leur intimité j'ai passé bien des heures.
Quels caractères d'or ! Je veux être discret.
Un trait, pardon—mon cœur veut qu'enfin je le dise :
Leur pieuse amitié décora mon église !
—J'avais promis, pourtant, de garder ce secret.

Saint-Édouard de Lotbinière,
Février 1881.





CANTIQUE AU SACRÉ CŒUR *

FRÈRES, debout dans la chapelle :
Un chant d'amour au Sacré Cœur !
Au Sacré Cœur qui nous appelle
Un chant d'amour, un chant d'honneur !
Le ciel ouvert, c'est sa victoire :
A lui donnons-nous sans retour.
Au Sacré Cœur un chant de gloire !
Au Sacré Cœur un chant d'amour !

* N. B.—S'adresser à l'auteur pour la musique.

L'iniquité couvrait la terre :
L'enfer allait nous engloutir.
Jésus monta sur le Calvaire :
Soudain l'on vit le ciel s'ouvrir.
On a cloué ses mains divines,
Ses mains qui détachaient nos fers ;
Et l'on a couronné d'épines
Celui qui fermait les enfers !

Mais la tempête aujourd'hui gronde,
La tempête gronde bien fort.
Il a déjà sauvé le monde,—
Jésus peut le sauver encor.
La Sainte Église est en souffrance ;
L'enfer partout semble vainqueur :
Le Sacré Cœur est l'espérance,—
Prions, prions le Sacré Cœur !

Le poids du jour souvent nous pèse :
Le chemin du ciel paraît noir.
Le Sacré Cœur est la fournaise,
Le feu qui rallume l'espoir.
Si le voyageur dans la plaine
Sous son fardeau tombe ou fléchit,—
Le Sacré Cœur est la fontaine,
La fontaine qui rafraîchit !

Jésus, prisonnier volontaire,
Habite encor sur chaque autel.
L'amour le retient sur la terre :
N'allons plus l'abreuver de fiel.
Le Sacré Cœur est le symbole
De son amour tendre et vainqueur :—
Oh ! que chacun de nous console,
Console enfin le Sacré Cœur !





UNE LARME CHRÉTIENNE
EST UNE PRIÈRE

GRAVE et serein, le front rayonnant d'espérance,
L'aimable vieux pasteur parcourait en silence
Son muet cimetière inondé de soleil.
C'était un jour d'automne aux jours d'été pareil :
En irisant les croix, une lumière rose
Leur faisait perdre un peu de leur aspect morose.
Quelques flocons de neige étaient déjà venus,—
Mais les flocons hâtifs sur l'herbe étaient fondus,
Et le soleil, joyeux de répandre la vie,
Souriait avec grâce à la terre flétrie.

Des insectes vermeils, réchauffés doucement,
Ressuscitaient de joie et bourdonnaient gaîment,
Et de grosses fourmis, peuplade aux noirs corsages,
Montaient encor le long des peupliers sauvages :
Elles voulaient goûter, sur l'arbre toujours vert,
Une goutte de vie avant le froid hiver.



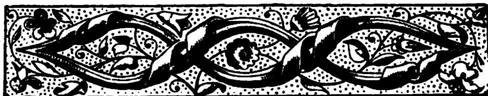
Lui, faisant à ses morts sa visite rêveuse,
Avait choisi pour siège une roche mousseuse.
Tout près, le sol était fraîchement remué :
Le pied du fossoyeur, dans le sable imprimé,
Émut le vieux pasteur, et, pour mieux se distraire,
Il détourna les yeux, puis ouvrit son bréviaire :
Le vieux prêtre aime tant à prier pour ses morts !
Ces intimes plaisirs sont ses plus doux transports.
Il pria quelque temps ; mais, trahissant son âme,
Ses yeux comme voilés du sens perdaient la trame...
Ses yeux voulaient pleurer : il ne résista pas :—
" Pauvre enfant ! qui dormait sous terre à quelques pas !
Une heure auparavant, jeune fleur parfumée,
Je l'avais en surplis là moi-même inhumée,—
Et la voilà tout seule, au fond de ce cachot !...—
—Mon Dieu, qui sont ces pas qui me foulent là-haut ?
De qui cette voix tendre et ces fraîches prières ?
Est-ce vous, jeunes sœurs ? est-ce vous, petits frères ?

Votre voix a changé, mais qu'elle est douce encor !
Comme elle rafraîchit ce séjour de la mort !
Car sur ce lit nouveau je suis bien mal à l'aise :
Comment dormir un peu sur cette chaude braise ?
Il fait aussi bien noir : et je brûle pourtant !
Car mon petit cercueil est devenu brûlant.
Mais depuis que j'entends des pas, là, dans la mousse,
Des prières, des pleurs... ma prison est plus douce !
Dites-donc : est-ce vous, qui murmurez mon nom
Et qui marchez ainsi là-haut dans le gazon ?
—Eh bien, non, chère enfant : ce ne sont pas tes frères
Qui répandent sur toi ces pieuses prières :
Non : c'est ce visiteur, grave et de blanc vêtu,
Et qui t'a confessée, un soir... t'en souviens-tu ?
Il te parlait, tout bas, du ciel, d'une autre vie...
Des pleurs parfois coulaient sur ta joue amaigrie.
C'est lui qui pour calmer, pauvre enfant, ton effroi,
Promit de revenir ici prier pour toi.—
Tu craignais assez peu le brûlant Purgatoire :
Mais ce qui t'effrayait, c'était la fosse noire :
Solitaire cachot de fantômes peuplé.
Ce souvenir, mon ange, ici m'a rappelé :
C'est ma voix qui te pleure, et prie, et te console :—
C'est la voix de ce prêtre à l'austère parole,
Qui te grondait parfois : qui, si tu t'en souviens,
T'arracha sans pitié plus d'une fleur des mains.
Tu trouvais quelquefois ses paroles cruelles :
Il surveillait, jaloux, la blancheur de tes ailes.
Encore ce matin, auprès de ton cercueil,

Il semblait—seul—ne prendre aucune part au deuil :—
Il refoulait sa peine au fond de sa poitrine !
Pendant que ta famille au haut de la colline
L'âme pour toi brisée en cercle te pleurait,—
Le prêtre, les yeux secs, sur tes cendres priait.
Mais la famille vite au loin s'est dispersée,
Et tu n'es déjà plus présente à sa pensée.
Lui te pleure, à son tour. Et chez lui, la douleur,
Ce n'est pas seulement un brisement de cœur :
C'est bien plus que cela, car c'est une prière
Qui fait fleurir la joie au fond du cimetière :—
Car le prêtre, vois-tu, jeune hôte du trépas,
Car le prêtre est l'ami de ceux qui n'en ont pas :
L'ami des oubliés, que n'aime plus personne,—
Des oubliés surtout que la tombe emprisonne ! "

Sainte-Croix de Lotbinière,
Mars 1876.





CONSOLE-TOI

CANTIQUE POUR UNE SÉPULTURE D'ENFANT

AIR : *Je me voyais au milieu...*

REFRAIN

Consolе-toi ! bénis Dieu, pauvre mère :
Dans ce cercueil dort un ange immortel.
Console-toi : l'enfant n'est plus sur terre.
Déjà là-haut ton enfant plane au ciel !

POUR ce beau ciel, qu'il reçoit en échange,
Que laisse-t-il ? un douloureux berceau.
Avec bonheur prions-le : c'est un ange !
Alleluia sur ce riant tombeau !

Voyez ces fleurs, cette blanche couronne,
Ces doux flambeaux, ce décor virginal.
Sur ce cercueil l'allégresse rayonne :
L'ange retourne à son pays natal !

Hier encor comme nous dans les larmes,
L'enfant prenait notre chemin ardu.
Mais Dieu l'appelle, et déjà plus d'alarmes :
Il part à peine, et le voilà rendu !

Mère ! ton ange au ciel saura sans doute
Qu'il a quitté ses parents dans les pleurs.
Console-toi ! car le long de ta route
Dieu l'enverra te porter quelques fleurs !

O mère enfin, que ton cœur se console :
Chaque soupir est un soupir de trop.
Loin de tes yeux tu te plains qu'il s'envole :
A ta couronne il travaille là-haut !

1881.





NOUVELLE ALLIANCE

Ce peuple canadien, béni, choyé du ciel,
Je l'ai vu se presser autour d'un même autel :
Je l'ai vu de mes yeux réuni dans ces plaines,
De la foi plein le cœur, et du sang plein les veines.
Dressé sur le sommet des Buttes-à-Neveu,
L'autel, nouveau Sina, se couronnait de feu.
Ces plaines d'Abraham, d'ordinaire si vertes,
Dès le lever du jour s'étaient soudain couvertes
D'un flot multicolore, harmonieux, mouvant :
C'était comme une mer au flot calme et vivant.

Et la marée humaine, à tout moment accrue,
Montait, montait toujours, en étonnant la vue.
Sur ce bel océan, pas de vents en fureur :
Mais un profond murmure imprégné de bonheur.
Pas d'écume : partout des drapeaux d'or, de soie,
Jaillissaient de la mer comme du cœur la joie.
Les rouges étendards éclataient sur les flots
Comme au-dessus des blés de grands coquelicots.
Un vieux drapeau surtout, haché, noirci de poudre,
—Sorte de vétéran consacré par la foudre—
Éclipsant à lui seul des milliers d'étendards,
Semblait avec orgueil attirer les regards :
Lambeau taché de sang, noble et sainte relique
Dont se pare aux grands jours la sombre Basilique !
Jadis, au bord des flots du Lac Saint-Sacrement,
Ce drapeau, bravant là les Anglais hardiment,
S'était enfin, parmi tant d'autres héros pâles,
Affaissé sur sa hampe où mordaient trop les balles.
Mais ce drapeau français—ah ! mon Dieu, le dernier !—
N'eut pas du moins l'affront d'être fait prisonnier !
L'étendard que ma Muse avec respect déroule,
Avait donc ses motifs d'électriser la foule.
C'était ce blanc drapeau qu'aux champs de Carillon
La gloire avait doré d'un suprême rayon,
Et qui, ce matin-là, porté par nos Zouaves,
Se retrouvait chez lui dans ce groupe de braves !
A droite de l'autel il flottait radieux—
Vieux symbole criblé d'un passé glorieux !
C'était comme un fantôme irisé de vaillance

Qui nous apparaissait dans l'air : c'était la France !
O lambeau retrouvé dans un obscur sillon,
Sacré palladium, drapeau de Carillon :
J'ai, parmi mes bonheurs, un bonheur plein de fièvre :
Celui d'avoir sur toi porté, tremblant, ma lèvre !
Celui d'avoir un jour senti, tout frissonnant,
Tes franges au hasard me frôler en passant :
La France d'autrefois, la vieille France aimée,
Elle m'a donc touché de son aile embaumée !



Et la marée au loin montait, montait sans fin,
Et sa vague inondait tout l'immense terrain.
Pas de monstre hideux hurlant sous cette houle :
Mais de ces calmes flots, mais du sein de la foule,
Échangeant des accords et des refrains amis,
Réveillant mille échos dans le ciel endormis,
Cent vingt corps de musique épanchaient sur la plaine
L'enthousiasme ardent dont la foule était pleine :
De chaque peloton brillamment costumé
S'élançait, bondissant, comme un hymne enflammé !
Le peuple avec transports chômait sa grande fête,
Champ d'honneur sous les pieds, ciel ouvert sur la tête.
Des quatre vents, de tous les points de l'horizon,
La Patrie eut bientôt, d'un coup de son clairon,
Réuni, palpitants, ses enfants sous son aile.

Ma jeune nation, mon Dieu qu'elle était belle
Ce jour-là ! Mes regards la contemplent encor,
Cette messe superbe avec son grand décor.
Ils ébranlent toujours mon oreille et mon âme,
Ces canons qui chantaient en vomissant la flamme,
Ces fifres, ces tambours, ces chœurs aux mille voix,
Répétant à l'envi : " Seigneur ! j'aime et je crois ! "
Faisant écho là-haut, la voix de Dieu sans doute
Disait : " Gloire et longs jours au peuple qui m'écoute !
Paix au peuple qui fut bercé par son clergé :
Un peuple ami du prêtre est du ciel protégé ! "
L'Évêque,—un saint vieillard,—tenant la Sainte Hostie,
Bénissait aussi lui notre heureuse patrie :
Comme il dut tressaillir, quand élevant les bras
Sur ce vieux champ de gloire où dorment nos soldats,
Le Pontife, ombragé d'éloquentes bannières,
Vit descendre le Dieu pour qui mouraient nos pères !
Là, le sang de Montcalm semblait encor fumer :
Le sang du Christ, venant ce jour-là s'y mêler,
La jeune nation, sous sa robe de vierge,
Le firmament pour tente et le soleil pour cierge,
Entre elle et Dieu signa comme un pacte éternel :
On rivait à jamais la Patrie à l'autel !
Religion, patrie,—oh ! l'union féconde !
Elle suffirait seule à transformer le monde !
Sur ces paisibles bords elle a suffi déjà
A faire ce qu'il est notre beau Canada.
Que toujours ces deux sœurs,—Religion, Patrie,—
Marchent, main dans la main, le chemin de la vie !

Pour que ce pacte saint, harmonieux, fécond,
Soit ce que Dieu demande,—éternel et profond,
Que nos hommes d'État, que nos hommes d'Église,
Se lient d'une amitié qu'aucun souffle ne brise.
La cadette et l'aînée ont chacune leurs droits
Dont la stricte limite est obscure parfois :
Pour que l'une des deux ne soit pas mécontente,
Il faut dans les rapports de l'amour, de l'entente.
Mais ne séparons pas ces deux augustes sœurs,
Au forum, au foyer, pas plus que dans nos cœurs !
Sans la religion, l'état languit sans force :
C'est un arbre bâtard, sans sève et sans écorce.
Mais ici, dans les lois, dans l'école, partout,
Elle circule à flots : aussi, l'arbre est debout :
Debout,—et tout chargé des fleurs les plus divines !
Debout,—et sous le sol plongeant loin ses racines !
Debout, debout et fort,—parce que, grâce au ciel,
L'arbre national fleurit près de l'autel !

O pays plein de foi, d'honneur et d'espérance :
Avec le ciel tu viens de refaire alliance !
C'est sous l'aile de Dieu que l'on t'a vu grandir,
Et c'est là que tu veux succomber ou fleurir !
Jeune peuple, ah ! courage ! et grave dans ton âme
Ce mot gravé déjà sur un bel oriflamme :—
" C'est la religion qui sauve une cité :
Dieu, qui connaît les siens, combat à leur côté ! "

Peuple, rappelle-toi ton enfance orageuse :
Dans un berceau d'osier, sur une mer houleuse,
Par la vague en fureur on t'a vu balloté :
Mais pour veiller sur toi ton clergé t'est resté.
Quand chevaliers, seigneurs, bourgeois, fuyant l'orage,
T'abandonnaient un jour vagissant sur la plage,
Seul, ton clergé resta pour partager ton sort :
Car ton clergé, vois-tu, t'aime jusqu'à la mort !
Il a pansé ta plaie, il a plaidé ta cause ;
Et c'est à sa chaleur, ô peuple, qu'est éclose
La vaillante phalange au cœur toujours français
Devant qui dut plier la morgue des Anglais.
Ces grands hommes d'État dont ta mémoire est pleine,—
Parent, Morin, Bédard, Sir George, Lafontaine...
Tous les mâles soldats de ce fier bataillon
Devant qui l'Angleterre a baissé pavillon ;
Qui brisèrent enfin la verge de tes maîtres,—
Qui donc les a formés, si ce ne sont tes prêtres ?

Tu le sais ! ton grand cœur me devance, et ta voix
Jure d'aimer toujours l'autel en qui tu crois !
Autour de ton clergé, plus que jamais tu jures
De resserrer tes rangs pour les luttes futures :
Tu veux respirer d'aise encor, sous ce drapeau
Dont la majesté sainte ombragea ton berceau !

O peuple ! [redacted] ce serment tiendras-tu ?—[redacted]ans doute !
Fidèle à ton passé, tu poursuivras ta route,
Saintement orgueilleux de tes grands souvenirs.
Quand on l'a baptisé dans le sang des martyrs,
Chaque fois qu'un pays trahit pareil baptême

Souviens-toi que le ciel répond par l'anathème !

Saint-Édouard de Lotbinière,
Février 1881.





LA TERRASSE FRONTENAC

Je n'ai vu, ni Venise un soir à sa gondole,
Ni Naples, ni l'Ætna : pourtant, je m'en console !
Car j'ai vu, rayonnant au soleil de midi,
Québec, perché là-haut comme un aigle hardi.
Je l'ai vu panaché de verglas et de brume,
Et je l'ai vu l'été sous son plus beau costume.
Mais je l'ai vu, surtout, le soir, quand le soleil
Teint tous ses horizons de pourpre et de vermeil.
Pour chanter à l'envi ses larges paysages,
Montons à la Terrasse, à dix pieds des nuages.

Sous ces kiosques chinois n'allons pas nous asseoir :
Pour mieux jouir encor de la fraîcheur du soir,
Pour n'avoir sur les yeux ni coupoles ni voiles
Qui nous cachent un coin de ce ciel plein d'étoiles,
A la grille de bronze accoudons-nous, rêveur ;
Et là, volent mes vers : ils vont partir du cœur !

Je t'aime, ô ma Terrasse, ô ma Terrasse unique :
Ta rivale n'est pas sur ce sol d'Amérique.
Je t'aime,—et l'étranger toujours t'appellera :
L'étincelant bijou de mon beau Canada !

Je t'aime, ô ma Terrasse aux aspects grandioses :
Il voltige à ton front des souvenirs si roses !
Quel Canadien n'a pas, par un beau soir d'été,
Connu l'enivrement de ton site enchanté ?
Humé, grisé d'espoir, l'arôme de tes grèves,
Aux lèvres le cigare, au cœur les plus doux rêves ?
Et qui ne se rappelle avoir, ô ma Terrasse,
Ivre de bonne humeur, de silence et d'espace,
A la seule clarté de tes nuits d'Orient,
Causé sans gêne ici jusqu'à minuit, souvent ?
Après avoir sous clef, le soir, à son bureau,
Mis ces mille soucis qui brûlent le cerveau,
Quel flâneur, gravissant ta superbe falaise,
N'a senti sa poitrine enfin respirer d'aise

Devant ce paysage où la nature et l'art
Conspirent à l'envi pour charmer le regard :
Ce paysage frais, gracieux et sublime,—
Ces monts d'azur où l'œil vole de cime en cime,
Ces monts lointains sur qui des nuages brillants
Passent à gros flocons comme des aigles blancs ;
Là, la grande cascade au refrain monotone ;
Puis l'Ile d'Orléans, dont chaque toit rayonne ;
Ici, Lévis qui prend fièrement son essor
Comme un gai satellite autour d'un soleil d'or ;
Puis là-bas, Charlebourg, sur un terrain qui penche,
Semblant sortir du bois comme une perdrix blanche ;
Puis de riants coteaux couronnés de villas,
Des forêts de sapins, des bosquets de lilas ;
Puis, pour miroir à tout, cette rade profonde
Où les vaisseaux, venus des quatre coins du monde,
Perdant souvent leur ancre en nous disant bonsoir,
Semblent laisser leur cœur et nous dire : au revoir !
C'est un enchantement : plus de mélancolie !
L'espoir vous monte à l'âme, et vous aimez la vie !
Dans cette rade en feu, sous ce ciel de saphir,
Votre œil ému croit voir un reflet d'avenir !

Terrasse ! s'il voltige à tes murs poétiques
Un essaim parfumé de souvenirs magiques,
Il plane autour de toi des souvenirs si grands !
Les zéphirs [redacted], sur tes sommets géants,
Caressé les drapeaux les plus beaux de la terre—
n'ont-ils pas,

Le blanc drapeau de France, et celui d'Angleterre ?
De ce cap Diamant qui vit Montcalm mourir,
A qui Dieu dit un jour : Cède, mais sans rougir !
De ce vieux boulevard teint de sang et de gloire,
Terrasse ! n'es-tu pas le témoin qu'il faut croire ?
Ces nuages dorés, qui flottent dans ton ciel,
Ne sont-ils pas pour toi comme un nimbe immortel ?
Je t'aime, ô ma Terrasse, et je veux qu'on t'admire :
Car vois-tu,—laisse-moi le dire et le redire,—
Vois-tu, le Créateur, l'artiste magistral,
Creusa sous tes regards un fleuve si royal !
Pour se mirer au sein de ces ondes verdâtres,
Il inclina si bien les bleus amphithéatres !
Ce peintre de l'Eden de son brillant pinceau
Sut si bien nuancer tout ce divin tableau,
Ce tableau fait exprès, ô ma belle Terrasse,
Pour mieux mettre en relief ton orgueil et ta grâce !
Vraiment, Dieu, prodiguant les îles et les monts,
Pour cadre t'a donné ses plus beaux horizons !
Mais quand il eut vidé sa corne d'abondance
Dans les plis verdoyants de ton pastel immense,
Il t'empourpra surtout d'un si divin reflet
En y faisant jouer les drames que l'on sait !

Je t'aime ! et pour te peindre, oh ! ma strophe est bien pâle
Car sur le globe entier tu n'as pas de rivale !
Laisse-moi t'appeler dans mon cœur, dans mes vers :
Le bijou préféré de ce bel univers !

Mais ton panorama—cette crainte me navre—
Deviendrait à mes yeux morne comme un cadavre
Si jamais, du sommet de ton site adoré,
L'œil devait contempler un pays égaré !
Tu sembles ceindre au cœur la vieille citadelle :
D'un passé plein de foi sois le blason fidèle !
Que la foule peuplant ton balcon souverain
Ne rougisse jamais du credo de Champlain !
Ce qui charme, vois-tu, sur ces monts, dans ces plaines,
Ce sont ces blancs clochers qui brillent par centaines,
Et qui lancent, joyeux, vers le gai ciel natal,
Leur concert d'angelus si grand, si musical.
Terrasse ! puisses-tu, pour l'âme et les oreilles,
Garder autour de toi ces vibrantes merveilles !
O pays que j'adore, ô mon pays si beau :
Avant d'être apostat, descends dans le tombeau !

Ma terrasse, je t'aime !—et si l'on veut sourire,
Voici tout le secret qui fait chanter ma lyre :
Mon pays, dont ici je sens battre le cœur,
Rayonne, palpitant, dans ta riche splendeur !

Saint-Édouard de Lotbinière,
Juin 1881.





IMPERTINENCES A L'EAU DE ROSE

Nos écrivains sont fort nombreux :
La Patrie en est radieuse.
Ma muse, elle, un peu trop rieuse,
Les prend à peine au sérieux.

Rire à leur barbe avec délices,
Tout en leur brûlant de l'encens,
Ce sont là ses jeux innocents ;
Je n'approuve pas ces caprices.

Non.—Du fond de mon cabinet,
Nos écrivains je les admire.
Je me garderais bien d'en rire :
On me coifferait d'un bonnet !

Je veux encor moins sur l'enclume
Les marteler brutalement :
Mais, chatouillons-les seulement . .
Avec une barbe de plume.

***

Bien—Je commence par LeMay.
C'est une féconde prairie.
Il en a la monotonie,
Mais aussi le charme embaumé.

Vous vous dites : Trop de verdure,
De ruisseaux, d'oiseaux veloutés.
Tout de même, vous écoutez,
Coudes cloués sur la clôture.

Poisson tourne d'aimables vers.
Mais il n'a pas le vol des aigles.
Comme un doux pigeon dans les seigles,
Il becquète les gazons verts.

Il semble avoir pris pour devise :
Mon Dieu, pourquoi travailler tant !
Pour mes vers, pas plus de tourment
Que pour mon devant de chemise !

Faucher ne nous fait pas languir !
Sa plume est suave et pimpante.
Comme une étoile à la brunante,
Il fait rêver,—sans éblouir.

Je prise fort Benjamin Sulte !
Plein d'esprit, d'érudition.
Ses vers sont sans prétention :
Le mot renferme un grain d'insulte.

Vive l'aimable De Gaspé !
Quel vivant pinceau que sa plume !
Je voudrais être en son volume,
Même sous les traits de Jôsé.

Chauveau, c'est un esprit d'élite !
Prosateur souple et pomponné,
Dans la strophe il paraît gêné
Comme un soldat dans sa guérite.

Marmette a choisi le roman,
Pays scabreux de sa nature.
Joseph, je crains pour ta monture :
Tes harnais sont faits de ruban.

Je préfère Gérin-Lajoie :
Ses héros regardent le ciel,
Et l'intrigue, avec naturel,
Sous vos yeux marche et se déploie.

Pour dire à fond la vérité,
Marmette n'est pas sans mérite :
Non, non, certes ! Mais qu'il évite
Le genre trop décolleté.

Du " croustillant " qu'il nous délivre :
Dans ce pays plein de glaçons,
Il faut que filles et garçons . .
S'habillent même dans un livre.

Sans viser à l'inattendu,
Buies vous surprend toujours son monde.
Il est connu loin à la ronde,
Ce trop célèbre enfant perdu.

Muse ! muse ! par tes caresses
Apprivoise ce pauvre cœur.
Je crois sa muse un peu ta sœur ;
J'ai pour cet homme des tendresses.

Buies !—Un esprit original,
Toujours sous sa phrase pétille :
C'est une étoile qui scintille
Sous un beau globe de cristal.

L'étoile doit dans les nuages
Répandre en haut ses verts reflets :
Buies ! laisse donc les feux-follets
Planer seuls sur les marécages.

Gâgnon, spirituel causeur,
Charme l'esprit comme l'oreille :
S'il fait ronfler l'orgue à merveille,
Il tient éveillé son lecteur.

Mais je charge un peu la peinture.
Allons, soyons impartial :
L'éloge n'est plus musical
Dès qu'on a rompu la mesure.

Gâgnon est un homme de sens :
La preuve, c'est qu'il me répète
Que je perds quelquefois la tête
En prodiguant un peu l'encens.

Myrand court trop la métaphore ;
De l'idée ; un peu trop de fleurs.
Donnelly, bel astre d'ailleurs,
Reste toujours à son aurore.

Bégin rehausse mon écrin.
Il est savant comme un gros livre.
C'est à longs traits que je m'enivre
Au puits de ce Bénédictin.

Prendergast est une sylphide
Qui ne manque pas de reflet :
C'est un insecte qui promet,—
Quoiqu'à l'état de chrysalide.

Avant qu'il parte, oublierons-nous
Notre consul français Lefaivre ?
Avec un vrai talent d'orfèvre
Il vous cisèle ses bijóux.

Je cherche quel pinceau colore
Le mieux les bulles de savon.
Le soleil m'offre son rayon :
Fabre sur lui l'emporte encore.

Fabre se fait surtout priser
Des gourmets en littérature :
Toujours narquois, léger d'allure,
Il nourrit peu, mais sait griser.

Le lecteur déguste sa grâce
Comme un gourmet, de soif brûlé,
Suce, avec un chaume de blé,
Un fin claret-punch à la glace.

Fabre ! ton encrier gaulois
Exhale un fumet de falerne.
Mais, c'est un fumet trop moderne :
Un peu trop parisien, je crois.

Quelle est cette muse hautaine,
Qui jase à l'église, et qui prend
De l'eau bénite avec son gant ?
Diva superbe, ultra... mondaine.

C'est Fréchette, du sang des dieux.
De la verve ; mais quelle morgue !
Ses vers sont de vrais tuyaux d'orgue,—
Ronflants, dorés, harmonieux.

Englué comme l'ami Fabre
Du sophisme contemporain,
On craint toujours que le poulain
Ou se jette à gauche, ou se cabre...

Je vais trop loin : rétractons-nous.
Fréchette, j'adore ta lyre !
Muse ! si tu veux en médire,...
Fais cette sottise à genoux.

Je n'ai pas lu De Boucherville.
Mais qu'il ne m'en veuille pas trop :
L'occasion m'a fait défaut.
Ah ! si j'étais près de la ville !

Mais à défaut d'auteurs vivants,
Je relis, pensif, et j'annote
Parent, Garneau, Ferland, Turcotte :
Ces défunts, ma foi, sont charmants.

Quand je veux lire Crémazie,
Je sens des pleurs mouiller mes yeux :
Quel sort ! mourir sous d'autres cieux,
Lui ! cet amant de la Patrie !

Son vers sonne comme un clairon.
Quel souffle vrai ! quelle envergure !
Sa strophe est large sans enflure :
C'est l'aigle de notre Hélicon.

Casgrain :—plume souple et féconde !
Comme ces ruisseaux du Pérou
Qui roulent l'or.... et le caillou,
D'éclairs sa phrase nous inonde.

Eugène Dick et Bourassa
Donnent tous deux dans la nouvelle :
Ils ont du style, ils ont de l'aile :
Le public lettré les lira.

" Monsieur l'abbé, ça devient fade ! "
Nous dit l'espiègle Evanturel.
Oui ?—passe le poivre et le sel,
Et jetons-en sur la salade.

Le jeune Eudore, est-ce un condor,
Un merle blanc, une sarcelle ?
C'est une tendre tourterelle ;—
Ce n'est pas la poule aux œufs d'or.

Chapman a fait les " Québecquoises. "
J'ai dit cela tout haut : sais-tu
Ce que l'écho m'a répondu ?
—Chapman a fait " des Iroquoises. "

Évanturel et puis Chapman
A défaut d'aile ont de la plume :
Preuve : c'est que sur leur volume
On dort comme sur un divan.

Relirai-je les " Québecquoises "
Et les sonnets d'Évanturel ?
Délivrez-moi, Père Éternel,
Délivrez-moi de ces angoisses !

Allons, il faut parler raison.
On allait crier au corsaire,—
Et je crois que ma poivrière
A perdu, ma foi, son bouchon.

Je dis : Chapman a de l'étoffe.
Eudore est fort original.
Si j'en ai dit tantôt du mal,
Je l'ai fait pour emplir la strophe.

Ils ont souvent le feu divin,—
Et, comme la mer, leurs ouvrages,
A travers mille coquillages,
Roulent des perles c'est certain.

Muse ! oh ! vois donc, lève la tête :
Connais-tu ces trois citoyens ?
Taché, Trudel—deux canadiens !
Routhier—qui n'est pas le plus bête !

Routhier ! ton nom dans notre ciel
Déjà rayonne en traits de flamme.
Des deux mains le pays t'acclame.
" Notre maître, " oh ! sois immortel !

La foi du Christ est ta boussole.
Ton astre, c'est la vérité.
Ma muse, à ton front respecté,
Déjà contemple une auréole.

L'Eglise pour toi, cœur vaillant,
N'est pas une abstraite chimère :
Tu l'adores comme une mère,
Et tu la défends bravement !

Hommage à vous, grands patriotes,
Hommage à vous, fermes penseurs.
Marchez : vos pâles détracteurs
Ne chausseront jamais vos bottes !

LaRue est un esprit mordant,
Original, et didactique.
Il est aussi fort laconique. . . .
Muse ! allons, plus de coups de dent.

Voici des piocheurs fort utiles :
Tanguay, Laverdière, et Tassé.
Ils fouillent à fond le passé
Pour exhumer de beaux fossiles.

Poirier, Desrosiers, Tardivel,...
Méritent bien sûr qu'on les pende :
Tous nos bijoux... de contrebande,
Ils nous en font du vil nickel.

N'éveillons pas ce nid d'abeilles :
Il y va de mon intérêt !
Je préfère ôter mon bonnet—
Ou l'enfoncer sur mes oreilles !

Je risquerais un compliment :
Mais on va dire que j'encense
Afin de désarmer d'avance
Leur impartial jugement !

Legendre travaille en dentelle :
Mais a-t-il bien le feu sacré ?
Il brode avec du fil doré ;
Mais sa flamme est artificielle.

Pour de la grâce, pour du sel,
Oh ! plein son bel encrier rose,—
Surtout quand il nous sert sa prose
Sous le masque de Gabriel.

Oscar Dunn, Montpetit—deux plumes
Qui dorent le nom canadien,—
Mais, bien entendu, pas pour rien.
Allons, me voilà dans les brumes.

Quel est ce pigeon voyageur ?
L'Italie a teint son plumage.
C'est Landry, dont le chaud langage
Me paraît l'écho d'un grand cœur.

N'est-ce pas une jeune étoile
Que ce reflet rose et lointain ?
C'est la muse de Beauchemin,
Qui jette un éclair, et se voile.

Caouette est tout à fait en fleur :
Sera-t-il poire, prune, orange ?...
Aux doigts la plume lui démange :
Je le salue avec bonheur.

Voici deux princes de la plume :
Pelletier, Thomas Chandonnet.
Côte à côte—qui le croirait !
Mais une fois n'est pas coutume !

Si quelqu'un veut que Provancher
Ignore une plante secrète,
Que le bon Dieu crée en cachette
La plante qu'on veut lui cacher.

Provancher !—malgré ses filoches,
Les insectes n'en ont pas peur :
Prenant pour un d'eux ce chasseur,
Ils vont d'eux-mêmes dans ses poches !

On ne dit pas de ce savant
Que l'homme a blanchi dans l'étude :
Il n'est pas blanc. L'écorce est rude,
Mais,—le cœur est de diamant,

Qui n'adore la bonhomie
De cet original causeur,
A qui la phrase fait horreur,
Dont le style est toujours en vie.

On devine qui j'ai nommé.
Le ricaneur Père Lacasse
Écrit comme on fauche—à la brasse.
Mais quel bon foin vert, parfumé !

Tarte, Desilets, Houde, Dionne,...
Portent, hardis, le drapeau bleu.
Pacaud, David, Barthe... Morbleu,—
Respect aux enfants de Bellone !

Halte ! si j'allais agacer
Tous nos belliqueux journalistes !
Ces redoutables polémistes
M'auraient bientôt fait trépasser !

Muse, il faut replier tes ailes.
Rangaîne tes vers indiscrets.
Dans l'air j'entends siffler des traits :
Tu vas voir trente six chandelles !



Voilà. Mais quel air de dédain
Me montrent plus de vingt visages ?
Aurais-je, avec mes vers sauvages,
Indigné le peuple écrivain ?

Allons, grands hommes que j'admire,
Et que j'admire tout de bon,
Prenez le style bon garçon,
Et tolérez le mot pour rire.

Écrivains sans doute immortels,
Ah ! votre pose m'effarouche.
Les vers me restent dans la bouche :
Ne soyez pas si solennels.

Pour mériter votre indulgence,
Puis-je assez faire en ce moment ?
Non : vous voulez absolument
De mes lazzi tirer vengeance.

Grands hommes, vous dites en chœur :
Exterminons de notre haleine
Ce moucheron né dans la plaine,
Ce blanc bec un peu trop goailleur.

Eh bien donc, réglons notre affaire.
A chacun j'adresse un cartel :
A vingt battons-nous en duel,—
Venez [illegible] à mon gai presbytère.

Pour armes, pas de pistolets :
Des cigarettes capiteuses !
Et moi, charmantes mitrailleuses,
Je ferai cible aux quolibets.

Je promets du vin... de *cam*pagne,
Du cidre fait à la maison,—
Mais qui fait sauter son bouchon
Comme du vrai vin de Champagne !

Enfin, pour émousser vos traits,
Pour faire oublier mes outrages,
Je déclamerai vos ouvrages :
J'en sais par cœur de bons extraits !

Citoyens, c'est du badinage
Que je commets en ce moment.
Je babille comme un enfant :
Je vais redevenir plus sage.

Je ne veux pas vous dire adieu
De cette façon trop légère :
Une muse de presbytère
Doit prêcher même au coin du feu.

Je ne dis pas : Rasez les cimes,
Ou rasez les prés gracieux ;
C'est par là que l'on vole aux cieux ;
C'est ainsi qu'on fuit les abîmes...

Bien sûr, je perdrais mon latin
Si je vous prêchais sur la forme.
Ma sottise serait énorme
De descendre sur ce terrain.

Vous souririez à ma parole,
Jeunes aigles de l'Hélicon.
Par exemple ! est-ce au papillon
A vous montrer comment l'on vole !

Je veux seulement relever
L'axiôme d'un fou sublime.
Il chante aujourd'hui dans l'abîme
Ce fou qui nous a fait rêver.

Imprégné d'un lascif arôme,
Précurseur de la Dame Ango,
Le très malsain Victor Hugo
Posait un jour cet axiôme :

" La poésie est un jardin
Sans une pomme défendue :
Que votre muse toute nue
Y folâtre libre et sans frein. "

Oh ! cette maxime est immonde !
Oh ! cet axiôme est mortel !
Frères ! avant tout c'est au ciel
Que l'art doit attirer le monde !

Donc ! que votre muse toujours
Soit odorante ainsi que Flore,
Radieuse comme l'aurore,—
Mais pudique dans ses atours !

Quand une muse est baptisée,
Qu'elle soit chrétienne en tout lieu :
Qu'elle entre au temple adorer Dieu,
Et dédaigne le Colisée.

Le Christ est l'immortel soleil.
Peinture, musique, éloquence, . . .
Que tout rayon sorte et s'élance
De ce foyer riche et vermeil.

Le Christ est comme la lumière:
Dans ce réservoir éternel,
Les sept couleurs de l'arc-en-ciel
Semblent dormir avec mystère.

Chaque artiste,—nouveau Newton,—
En faisceaux divers décompose
Cette lumière bleue ou rose,
Multiple il semble, unique au fond.

Mais s'imaginer qu'il existe
Deux morales, c'est une erreur :
Non : qu'avec le prédicateur
A l'unisson vibre l'artiste.

Si mon brocard sent le sermon,
Amis, dites-vous sans colère :
Le prêtre est toujours dans la chaire,
Et son conseil est toujours bon.

Au prêtre à faire la morale !
Qu'il nous cause ou non de l'ennui,
Prêcher, c'est sa manière, à lui,
D'avoir de la couleur locale !

1880.



SUR LA TOMBE DE MONSIGNOR CAZEAU

PROTECTEUR DES ORPHELINS D'IRLANDE

A ma sœur d'adoption Ophélia Flynn-Gingras, en religion
" Sœur Marie-de-Jésus "

Au fond, qu'a-t-il été, ce prélat humble et grand ?
Entre deux nations comme un ciment vivant.
Il fut de ces choisis dont la portée échappe,
Mais que pour ses desseins d'un vrai cachet Dieu frappe.

Comme on ouvre aux amis son manoir de seigneur,
Aux orphelins d'Irlande il ouvrit son grand cœur.
Ta lettre me parlait de douleur filiale :
Sa tendresse en effet, paternelle et royale,
Fit de chacun de vous, sur ce sol canadien,
Un enfant adoptif, mais profondément sien.
Orpheline toi-même, oh ! ta douleur est belle.
D'un millier de tes sœurs c'est un écho fidèle.
Loin de la verte Erin vous chassait l'ouragan.
La mort, comme un requin caché sous l'océan,
Surgit du sein des flots : souvenir qui vous navre,
Vous avez à la mer vu jeter leur cadavre ;
Avant de mettre pied en pleurant sur ces bords,
Vous avez à la mer laissé vos parents morts.
Deux tyrans sans pitié,—la mort et l'Angleterre,—
Vous volaient, l'un vos toits, et l'autre votre mère !
Mais sous notre beau ciel on vous tendit les bras :
Irlandais, Canadiens,—mon Dieu, n'étions-nous pas
De vieux lutteurs meurtris par les mêmes souffrances ?
Etrangers par le sang, frères par les croyances ?
Or, un prêtre surtout,—celui sur qui, ma sœur,
Ton bon cœur aujourd'hui verse tant de douleur,—
Or un prêtre sur qui le clergé se reflète,
Se fit de notre accueil le fervent interprète.
Il vous chercha, non pas des foyers opulents,
Mais un meilleur trésor—de vrais et francs parents.
Comme avec allégresse on se fit son complice !
Ce prêtre disparu, que ma voix le bénisse :
Merci ! trois fois merci ! Ma famille lui doit

L'honneur d'avoir longtemps vu fleurir sous son toit
L'une de ces enfants qui forment sa guirlande,
L'un de ces nobles cœurs qui font aimer l'Irlande !
Tout mon pays en deuil bénit l'umble Cazeau :
Car mon pays le sait, si son rôle fut beau !
Sous l'inspiration de son âme d'élite,
Ce prêtre sympathique eut d'instinct le mérite
De rapprocher un peu, pour les rendre plus forts,
Deux peuples qui sont faits pour unir leurs efforts .
Et maintenant, venez, peuples d'un même culte :
Irlandais, Canadiens, allons ! que l'on s'insulte.
Citoyens de Saint-Roch, citoyens du Cap Blanc,
Sous les yeux des anglais battons-nous jusqu'au sang.
Pour briser de remords nos bâtons fratricides,
Entre nos pistolets et nos haines stupides,
Nous avons plus qu'un mur,—nous avons un tombeau :
Nous avons le cercueil du vénéré Cazeau !
Irlandais mes amis, et Canadiens mes frères,
Jetons dans ce cercueil nos haines meurtrières.
Irlandais, honte à vous, si l'hospitalité
Cesse d'être à vos yeux un titre respecté.
Honte à nous, Canadiens, si notre cœur oublie
Que l'Irlandais souvent vient ici l'âme aigrie.
Car, en face, voyez notre ennemi commun :
Soyons dignes au moins : pour cela, soyons un !
Ayons assez d'orgueil et d'honneur pour nous dire :
Si l'ennemi nous hait, du moins il ne peut rire !
Et puis, qu'adviendrait-il de nos rivalités—
Laides, contre nature ? Ah ! mes yeux attristés,

Sur un fleuve de sang, sur un torrent qui passe,
Contemplent les débris de l'une et l'autre race !

Donc, la main dans la main, Canadiens, Irlandais :
Anathème à celui qui troublerait la paix !

1881.





MISEREMINI

AIR :—*Je me voyais au milieu ....*

AMIS, parents, qui pleurez sur ma tombe,
Priez pour moi : je m'en vais devant Dieu.
Il est une heure où le plus fort succombe.
Priez, priez : mon cercueil est de feu !

Oh ! l'insensé, qui passe sur la terre
Comme un convive au milieu d'un festin.
Le juste Dieu, c'est un juge sévère.
Chantez, dansez : vous brûlerez demain !
Amis, parents, etc.

Oh ! redoutez ce brûlant Purgatoire.
Priez pour moi : pour vous, moi, je prierai.
Malgré ses feux, ô prison, qu'elle est noire !
De mes amis déjà suis-je oublié ?
Amis, parents, etc.

Amis, parents, méditez ces reproches :
L'on nous oublie en ce sombre cachot.
Serait-il vrai qu'avec le son des cloches
Mon souvenir va s'envoler bientôt ?
Amis, parents, etc.



CHANSONS POPULAIRES



LE PRESBYTÈRE DE LA MALBAIE

AIR :—*Cueillons le joli rosier*
Du joli mois de mai.

JE connais sur la terre,
Dans un pays charmant,
Un bijou d'presbytère
Tout de sucre et d'argent !

Refrain :

Ah ! ah ! ah ! l'pays charmant
Que la Malbai' vraiment !

Il y vient à la ronde,—
J'en suis l'heureux témoin,—
Il y vient du gai monde
Et de proche et de loin !

Ah ! ah ! ah !

Les rieurs y foisonnent :
Grands amis ils sont tous.
Les gens d'esprit s'y donnent
D'aimables rendez-vous !

Ah ! ah ! ah !

Si l'ennui vous assomme
Dans la sombre cité,
Venez à ce " sweet-home,"
L'pays d'l'urbanité !

Ah ! ah ! ah !

Pour s'faire ouvrir la porte
D'ce séjour enchanté,—
Il suffit qu'on apporte
Un grain de bonn' gaîté !

Ah ! ah ! ah !

Qui possèd' la recette
D'attirer tant d'amis ?
—J'nommerions M'sieu Doucette—
Mais c'la n'est pas permis !

Ah ! ah ! ah !

Quant à ce qui l'visite,
C'est d'la fin' fleur d'amis :
On l'accus'ra bien vite—
D'écrêmer son pays !

Ah ! ah ! ah !

Son église est coquette ;
Royal est son couvent,—
Mais partout l'on répète...
Que son cœur est plus grand !

Ah ! ah ! ah !

C'est ici qu'on s'amuse,
Plus heureux que des rois :
Chante nous c'la, ma muse,
Dans ton langag' chinois !

Ah ! ah ! ah !

On y guérit sans peines
Les maux les plus affreux,—
Mais surtout ces migraines
Qu'on appell' diables-bleus !

Ah ! ah ! ah !

Jusque sur la batture
S'avance le jardin :
Par dassus la clôture
L'on pêche—et l'on n'prend rien !

Ah ! ah ! ah :

Lorsque la mer est belle,
Pour goûter l'frais salin,
Une blanche nacelle
Vous attend, beau marin !

Ah ! ah ! ah !

Quelquefois l'on chavire,
L'on est prêt d'se noyer :
Mais ces naufrag' pour rire
N'font jamais trépasser !

Ah ! ah ! ah !

Vous arrivez d'voyage ;
Vous avez froid ou chaud :
Pour ces bobos d'passage,
Vite,—à Mam'sell' Provost ! *

Ah ! ah ! ah !

Mam'sell' Provost possède,
Dans son buffet surtout,
N'importe quel remède
Pour n'importe quel goût !

Ah ! ah ! ah !

M'sieur l'curé jamais n'gronde—
Mais c'est comm'c'la partout !
Il est l'Papa d'tout l'monde,...
Mais d'son Vicair' surtout !

Ah ! ah ! ah !

* Mlle Provost est la vieille ménagère du curé. Elle est très hospitalière, et semble n'avoir sur la terre que deux ambitions : 1° servir le Bon Dieu scrupuleusement ; 2° dépenser scrupuleusement toute la dîme du curé.

Le vicaire est tout d'suite
L'enfant de la maison :
Pour pleurer quand il quitte—
Pas besoin d'p'lur' d'oignon !

Ah ! ah ! ah !

1876.





REFRAINS DE CAGE

AIR : *Isabeau se promène*
Le long de son jardin.

NOTRE cage de chêne
Ondule avet le flot :
L'Ottawa nous entraîne
Comme un léger canot.

Refrain : Ramons à tour de bras :
En avant la cage !
Ramons à tour de bras :
En avant : voilà notre clocher là-bas !

Le vent couvre de rides
Le fleuve où nous glissons.
Nous sautons les rapides
Liés sur nos plançons.

Ramons.

Adieu, bois et cabane
Où j'ai passé l'hiver.
Le plus ferme s'y damne :
Ottawa, c'est l'enfer.

Ramons.

Au diable les voyages !
Au diable les Anglais !
Vivent nos gais villages
Où l'on rit en français !

Ramons.

Le curé,—tout le monde,—
Va me serrer la main,
Sans compter que ma blonde
N'aura pas l'œil chagrin.

Ramons.



BOUTADE ÉLECTORALE

AIR : *Le diable est sorti de l'enfer . . .*

Le diable est sorti de l'enfer :
Vous comprenez c'que c'la veut dire ?
Le diable est sorti de l'enfer :—
Nos députés se font élire !
Membres passés, membres futurs,
Membres en fleur, membres trop mûrs—
Partout il en pleut, il en neige :
Mon Dieu, que le ciel nous protège !

Quêter un siège au parlement,—
Oh ! la vanité ridicule !
Mais poux eux soyons indulgent :
L'intérêt du public les brûle !
Plaignons plutôt ces pauvres gueux,
Puisqu'au moins la moitié d'entre eux
Souvent pour un château d'Espagne
Battront la ville,—et la campagne !

A qui le temps des élections
N'a-t-il pas fait tourner la tête ?
On y discute à coups d'bâtons,
Et l'on élit—souvent l'plus bête !
On se chicane à qui mieux mieux :
Mes deux voisins en sont aux ch'veux :
Au fond, leur politique est une—
Car, au fond, ils n'en ont aucune.

L'honnêteté d'ces candidats
Est d'caoutchouc fort élastique :
On en a vu payer des chats
Tout comm' des animaux d'l'Afrique.
" Mais, Monsieur, mais—dev'nez-vous fou :
Pour vous mon chat n'vaut pas un sou.
—Qu'import' ? moi j'en aim' la fourrure."
Mon chat dev'nait d'l'hermin' tout pure.

Paul n'a pas un sou d'instruction :
Paul, c'est un gros marchand d'farine.
Il connaît la constitution
Tout comm' j'connais l'Inde ou la Chine.
Mais du haut mal le voilà pris
De vouloir piloter l'pays :
Il a du gin, il a d'la bière—
Vous verrez qu'il f'ra son affaire.

Mais voici bien le plus plaisant :
Voici qu'la femme aussi s'en mêle.
Madam', l'orage est suffisant—
On se s'rait bien passé d'la grêle.
Pour rendr' les homm's tout-à-fait fous
Il faut au moins deux ou trois "coups :"
Mais pour rendre un' femm' frénétique,
Il suffit d'un grain d'politique.

Et pour qui l'honnête électeur
Jette-t-il tant de feu, de flamme ?
Hélas ! pour le premier blagueur
On vendra tout,—jusqu'à son âme !
Monsieur promet un pont, un ch'min,
Un débouché sur tel moulin—
Oh ! que de ponts—malgré la crise—
On fait sur les perrons d'église !

Vous connaissez un tel, un tel . . . ?
C'est un fameux chef de cabale.
Et jusques à tenir hôtel
Tous les quatre ans il se ravale.
Ne nous en moquons pas pourtant :
Certes ! c'est un homme important—
Car chaque ivrogne à sa boutique
Va retremper sa politique.

Pour arracher deux ou trois voix,
A gauche, à droite, il court, il vole.
Et si son ch'val tombait, je crois,
Il peut s'att'ler à la carriole.
Mais que son enfant tout à coup
Tombe malad', la nuit surtout,—
Avant de mettre à la voiture
Il plaidera, je vous l'assure.

1872.





SOUVENIR DU FOYER

AIR :—*Sur le grand mat . . .*

Au sein des plaisirs de la ville
Mon âme est comme un grand tombeau.
Je rêve un bonheur plus tranquille,
Et je regrette le hameau.
Du fond du cœur à ma paupière
Je sens des pleurs souvent monter :
Je me rappelle la chaumière—
Et j'entends mes oiseaux chanter !

Quand l'impitoyable tristesse
Jette à mon front son voile noir ;
Quand l'amitié surtout me blesse ;
Quand dans mon âme il se fait soir :
Du fond du cœur à ma paupière
Je sens encor des pleurs monter :
Je me rappelle la chaumière—
J'entends mes sœurs gaîment causer !

Quand sur la ville étincelante
La lune au ciel vogue sans bruit ;
Quand sur la neige éblouissante
Rayonne doucement la nuit :
Encore une larme importune
Du fond du cœur monte toujours :—
Reverrai-je tes clairs de lune,
O ma chaumière, ô mes amours ?





REGRETS D'EXPATRIE

AIR :—*O Carillon*...

UN Canadien, séduit par le mirage,
Rêvait un soir sous un bel oranger.
Le pauvre enfant songeait à son village,
Seul, sans travail, sous un ciel étranger.
Son œil errait à l'horizon de flamme :
Son cœur trop plein soudain dut éclater :
L'ennui, l'ennui jaillissant de son âme,
Comme un captif il se mit à chanter :

" Pauvre exilé, la tristesse m'abreuve.
La vie ici n'est qu'un brillant tombeau.
J'étais si bien là-bas près du grand fleuve !
J'étais heureux, dans mon pauvre hameau !
Pays baigné d'amour et de lumière,
Oh ! laisse-moi te pleurer, te bénir :—
O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière !
Beau Canada ! te revoir et mourir !

Au point du jour c'est la cloche inhumaine ;
Le maître est dur, l'air n'est pas embaumé.
Pour l'atelier j'ai déserté la plaine,
Mon ciel d'azur, mon vallon parfumé !
Pour un peu d'or, pour un peu de poussière,
J'ai tout perdu,—fierté, force, avenir :—
O Saint-Laurent ! ô ma pauvre chaumière !
Beau Canada ! te revoir et mourir !

Si le trépas, sur ce lointain rivage,
Me surprenait loin du sol canadien,
J'irais au pied de quelqu'arbre sauvage,
J'irais, mon Dieu, dormir comme un païen.
Jamais les pleurs d'un ami, d'une mère,
Ne viendraient là m'aider ni me bénir :—
O mon clocher ! ô mon vieux cimetière !
Dans mon pays, j'irai, j'irai mourir ! "





LE CHANT DES ZOUAVES CANADIENS

AIR :—*Devant Saint-Marc . . .*

IL a rompu les barreaux de sa cage,
Garibaldi, ce sinistre vautour ;
Et le vieillard, au monstre qui l'outrage,
Oppose en vain la clémence et l'amour.

Refrain :

Nous, penchés sur nos armes,
Nous arrosons de larmes
Notre glaive engourdi !
Allons ! plus d'entraves !
Volons, fiers Zouaves,
Caresser les braves
De Garibaldi !

Pie-Neuf gémit : les guerriers de la France
Font de leur sang l'aumône au saint vieillard ;
Pie-Neuf gémit : ces preux pleins de vaillance
Volent, joyeux, sous son noble étendard.

Nous, penchés, etc.

Si le trépas, loin des rives natales,
De notre sang teignait notre drapeau,
Avec orgueil répétons sous les balles :
Vive Pie-Neuf et Castelfidardo !—

Dernier refrain :

Ami ! brandis tes armes !
N'arrosons plus de larmes
Notre glaive engourdi !
Allons ! plus d'entraves !
Volons, fiers Zouaves,
Caresser les braves
De Garibaldi.





D'IBERVILLE

AIR :—*Amis, la matinée est belle . . .*

DANS nos hameaux comme à la ville
Que l'on incline les drapeaux :
Un chant de gloire à d'Iberville,
Un chant de gloire au vieux héros !

Refrain :

Comme il vous balayait sans trêves
L'Anglais, l'Iroquois !
Comme il purgeait nos bois, nos grèves
D'Anglais, d'Iroquois !
Gloire au guerrier défenseur de nos droits !

Quand il partait pour la conquête
—Et lui partait tous les matins—
Le Canada levait la tête,
Le Canada battait des mains.

Comme il, etc.

Trois bricks, la foudre sous les ailes,
Le cernent dans la Baie d'Hudson :
Pour lui ce sont trois hirondelles
Qu'il crible ou chasse à l'horizon.

Comme il, etc.

L'hiver, dans les bois il se jette
Avec ses diables de héros,—
Et la victoire à la raquette
Les suit le mousquet sur le dos.

Dernier refrain :

Grisé de poudre et d'espérance,
Guerrier, tu disais :
" Enfants ! n'oubliez pas la France :
Jamais, non jamais !—
Le Canada sera toujours français !"



LA SENTINELLE DE MONTCALM

AIR :—*Pendant ces trois grands jours . . .*

SUR Lévis et Beauport,
De sang baignant nos plaines,
Fier Anglais, tu promènes
L'incendie et la mort.
Suspends, suspends tes pas :
Car Québec te regarde !
Montcalm monte la garde :
Anglais, n'avance pas !

Refrain :

N'avance pas, n'avance pas :
La citadelle te regarde !
Montcalm ici monte la garde :
Anglais, n'avance pas !

A nous ce ciel béni !
Ces montagnes sont nôtres :
Le sang de nos apôtres
Sacre leur front hardi !
Les sueurs de nos aïeux
Scellent notre héritage :
Ces bons Anglais, je gage,
Se croient ici chez eux !

N'avance pas, etc.

Sous ce rouge drapeau,
Bientôt chaque village
Parlerait un langage
Barbare et tout nouveau.
L'on entendrait bientôt
Le jargon britannique,
Véritable musique
D'un peuple visigoth !

N'avance pas, etc.

Catholique et français,
Je ne veux pour boussole
Que Rome et sa parole :
Moi protestant ? jamais !
Un royaume où le roi
Compose avec sa dame
Les dogmes qu'il proclame,
Je n'en veux pas, ma foi !

N'avance pas, etc.

Anglais, tenez-vous droits ;
Que chacun se découvre :
Voici le bal qui s'ouvre
Sur l'air " Vivent nos droits ! "
Mais ne vous fâchez pas
De l'entrain de nos danses :
Bien sûr, vos excellences
Feront quelques faux pas !

N'avance pas, etc.





LE CHANT DÈS PATRIOTES. (*)

AIR :—*Pendant ces trois grands jours . . .*

ENFANT du Canada,
De la France idolâtre,
Aux bras d'une marâtre
Hélas ! on me jeta.
La France est mon berceau ;
Ce sol est ma conquête :
Je puis lever la tête
Sous ce rouge drapeau !

Refrain :

Quel insolent dit aux Français :
" Disparaissez du Nouveau-Monde ! "
Que notre fier canon réponde :
Honte et mort aux Anglais !

(*) L'auteur, dans ces strophes, n'entend pas approuver le mouvement insurrectionnel de 1837. Il a simplement l'intention

A vous les gros canons !
A vous, fiers bureaucrates,
Les soldats écarlates,
Les rouges bataillons !
Mais de notre côté,
Voyez-vous cette Femme
Qui du ciel nous acclame ?—
Vive la Liberté !

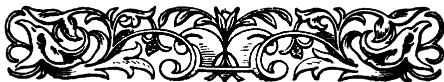
d'y refléter légèrement l'exaltation de ces volontaires dont l'héroïsme irréfléchi, mal dirigé, a failli entraver à jamais la conquête de nos libertés civiles et religieuses. Le clergé canadien, dont le patriotisme, il nous semble, n'a pas besoin d'être prouvé, a condamné dans le temps le mouvement de 1837. L'avenir est venu vite confirmer la sagesse de son attitude. L'acte d'*Union*, destiné, de l'aveu même de l'Angleterre, à nous "écraser," a clairement fait voir qu'il n'y avait rien à gagner auprès d'elle par la violence.—L'Angleterre, au fond, ne tenait pas à nous anéantir, mais à nous "assimiler." Pourquoi voulait-elle faire de nous des *protestants* et des *anglais ?* Ni par zèle religieux, ni par un excès de patriotisme : nation avant tout essentiellement politique, l'Angleterre ne voulut opérer chez nous cette double transformation que parce qu'elle la jugeait nécessaire à son but principal qui était de faire de sa nouvelle colonie une partie "normale" de son empire. Il fallait donc de notre côté nous hâter de lui prouver que nous pouvions rester catholiques et français et être de parfaits sujets anglais. Or, l'insurrection de 1837 était plutôt de nature à accentuer aux yeux de l'Angleterre ce préjugé : que sa nouvelle colonie n'était pas capable de devenir un rouage harmonieux de son gouvernement représentatif responsable.—Ce préjugé injuste, mais qui s'explique, le clergé canadien—comme Bédard, Parent, et plus tard Neilson, Baldwin, Lafontaine, Morin, Taché, etc.,—croyait qu'il fallait le détruire par une attitude loyale quoique militante, par une lutte énergique mais constitutionnelle, et non pas avec de pauvres canons de bois pitoyablement révolutionnaires, quelqu'héroïques qu'ils fussent. Du reste,

Depuis longtemps, soldats,
L'on plaide avec noblesse,
Loyauté, politesse :
L'anglais ne comprend pas !
Parlons-lui, Canadiens,
Une langue plus nette,—
Et que la bayonnette
Plaide nos droits divins !

il est acquis aujourd'hui à l'histoire que cet *acte* d'*Union* de 1840, lancé contre nous comme un engin de représailles, nos hommes d'Etat canadiens, aidés par la Providence qui tire au besoin le bien du mal, ont fini par le faire tourner à notre avantage, et par s'en faire une arme magnifique dans la conquête de nos libertés. L'Angleterre, aujourd'hui, nous respecte et nous rend justice.

(*Note de l'auteur.*)





LA PATRIE

AIR :—*A dix-huit ans. . (Les rubans de l'Alsacienne.)*

ENFANTS, le ciel, le ciel sur nos campagnes
A déployé de bien vives couleurs.
Sur nos lacs bleus, sur nos vertes montagnes,
Le ciel répand ses plus riches splendeurs.
Soit que la neige à nos bois étincelle,
Soit que l'été rayonne sur nos bords,—
Oh ! la patrie, oh ! la patrie est belle :
O Canada, je t'aime avec transports !

Un sang choisi, le plus pur sang de France,
Nourrit jadis mon pays bien-aimé.
Sous d'autres cieux la Foi pleure en silence :
Au Canada le Christ est acclamé.
Jogues, Brébœuf, et cent martyrs encore,
Dans le supplice ont rougi nos bosquets :—
O ma patrie ! oh ! je t'aime et t'honore :
O Canada, pour toi tous mes respects !

Sur son berceau rugissait le tonnerre,
Et l'avenir, oh ! n'était pas vermeil.
Mais en luttant le Canada sut faire
Son nid d'aiglon et sa place au soleil.
L'Anglais le sait si nous fûmes esclaves,
Et si ce peuple aima sa liberté :—
O ma patrie, ô le pays des braves :
O Canada, je t'aime avec fierté !

A la patrie oh ! ne soyons pas traîtres :
N'allons jamais déserter ses hameaux.
Quoi ! des Yankees seraient vos rois, vos maîtres,
Vous, les enfants de superbes héros ?
Dans nos forêts taillons-nous un domaine ;
Autour de nous plantons de beaux vergers :—
J'entends chanter le clocher dans la plaine :
Il est amer, le pain des étrangers !



LA CABANE A SUCRE

AIR :—*Savez-vous ce qu'il faut faire*
Pour être canotière . . .

Il est au pays natal
Un plaisir que j'adore.
Ce n'est pas sentimental,
Et la ville l'ignore.

Refrain :

Ah ! ah ! ah ! le gai festin,
Ah ! ah ! ah ! le joli festin
Qu'on fait le matin
Chez l'ami Gustin—
A son grand bois d'érables !

Voyez-vous flamber ses feux
  Par delà la savane ?
Le lièvre est au nid, mes vieux :
  Poussons vers la cabane !

    Ah ! ah ! ah !

Le sucrier canadien
  N'est pas un ours sauvage :
Il a le cœur sur la main,
  Et vous fait franc visage.

    Ah ! ah ! ah !

En avant, d'un pas nerveux,
  L'aimable caravane :
Gustin nous ouvre, joyeux,
  Son cœur et sa cabane.

    Ah ! ah ! ah !

" Vous voici, mes bons lurons :
  Ah ! la brave jeunesse !
Plus que plein mes grands chaudrons
  Vous avez d'la finesse !

    Ah ! ah ! ah !

Allons, toi, qu'as-tu farceur,
  Dans ce sac de toil' fine ?
—Avant tout d'la bonne humeur !
  Puis des œufs, d'la farine. "

Ah ! ah ! ah !

Mais, sur la neige allumé,
  Le feu déjà pétille.
Dans ce poêlon parfumé
  Voyez quel mets frétille !

Ah ! ah ! ah !

L'appétit mange des yeux
  Le bonbon délectable :
Rien d'aussi fin sous les cieux,—
  Hors le sirop d'érable !

Ah ! ah ! ah !

Puis, Gustin, d'un bras savant,
  Vous tourne l'omelette.
Ah ! plus d'un représentant
  Moins lestement pirouette !

Ah ! ah ! ah !

Mais touchons du bout des dents
  L'omelette et la tire.
Et malheur aux plus gourmands :
  Il pourrait leur en cuire !

Ah ! ah ! ah !

L'omelette... et les amours
  Ont quelque ressemblance :
Trop se pousser nuit toujours :
  Jeunesse, qu'on y pense !

Ah ! ah ! ah !

L'écureuil vient égayer
  Notre festin nomade ;
Et le merle printanier
  Siffle la sérénade.

Ah ! ah ! ah !

Sous ces bosquets jusqu'au soir
  On culbute, on ricane.
Gustin, Gustin, quel manoir
  Vaut, ma foi, ta cabane !

Ah ! ah ! ah !

Vous ririez de nos concerts :
  L'harmonie est cocasse.
Un sur deux chante à l'envers,
  Et l'écho fait la basse.

Ah ! ah ! ah !

Et l'on se sépare enfin,
  Mais sans verser de larmes.
Gustin dit d'un air coquin :
  Le départ a ses charmes !

Ah ! ah ! ah !

Gustin répète gouailleur :
  " Brigands, prenez la fuite.
Car si vous comblez mon cœur, . . .
  Vous videz ma marmite ! "

Ah ! ah ! ah !

" Ah ! ah ! Gustin n'est pas sot :
  L'alchimiste admirable !—
Il fait jusqu'à du bon mot
  Avec son eau d'érable !

Ah ! ah ! ah !

Gloire à notre ami Gustin
  Qui fait,—quel tour de force !—
Du bonheur à chaudron plein
  Dans son palais d'écorce !

Ah ! ah ! ah !

Gustin, Gustin, nous t'offrons
  Nos mercis et nos grâces :
Ah ! ah ! ah ! nous reviendrons . . .
  —Allons ! pas de menaces ! "

Ah ! ah ! ah !

Eh bien, du moins gloire à Dieu,
  Lui qui dans sa largesse
Sema sous notre ciel bleu
  L'érable et l'allégresse.

Ah ! ah ! ah !



ÉPILOGUE



AVANT DE FAIRE LE PLONGEON

A notre ami M. C. A., de la Malbaie

Mon cher ami, tu me demandes
Pourquoi j'hésite à publier.
Désireux de me voir briller,
Avec humeur tu me gourmandes.

Pourquoi j'hésite ? Eh ! dis-le moi ?
Soyons franc : je crains cette foule !
J'en ai, ma foi, la chair de poule.
J'hésite, ami, voici pourquoi :

Mon volume, je le compare
A ce baigneur sans volonté
Qui, près du fleuve redouté,
A plonger deux jours se prépare !

On aura beau l'encourager,
Se jeter soi-même à la nage :
Il croit qu'en restant sur la plage,
Un baigneur apprend à nager !

Le baigneur indécis frissonne,
Cheveux droits comme un porc-épic :
Avant d'affronter le public,
Mon volume est là qui tâtonne !

Oh ! les prétextes sont fort beaux
Pour flâner au pied des falaises :
Le baigneur veut cueillir des fraises,
L'écrivain, quelques vers nouveaux !

On trouvera la mer trop haute,
Ou le public un peu malin :
Et le baigneur et l'écrivain
Restent cloués près de la côte !

Le public et la mer ont bien
Quelque méchante ressemblance :
Même inconnu— même inconstance ;
Au fond, souvent l'affreux requin !

Sous le flot noir, c'est l'écrevisse
Qui mord le baigneur au talon :
C'est la critique au dard poltron
Qui pique l'écrivain novice.

Sous un pseudonyme prudent,
Comme celle-là sous la pierre,—
La critique, lâche vipère,
Se cache, et ne sort que la dent !

Voyez : comme un miroir de grâce,
La mer semble vous inviter :
Gare !—il suffit de l'écouter,
Pour qu'aussitôt son flot grimace !

Le flot du public—flot trompeur—
A sa froideur qui décourage,—
Et qui fait que celui qui nage
Dans les crampes sent qu'il se meurt !

Il faut souvent qu'un ami lance
Le baigneur un peu malgré lui :
Pour moi je voudrais aujourd'hui
Une semblable impertinence !

Parfois le baigneur en plongeant
Se blesse à quelqu'angle de roche :
Le naissant volume s'écorche
Au typographe négligeant !

***

Mais trêve à tout cet effroi sombre :
Que mon livre, à la mer tombé,
Par deux cents monstres soit gobé :
Avant tout, des lecteurs sans nombre !

Allons, mon volume, un effort :
Plonge, hardi, sous l'onde noire :
Qui sait,—la perle de la gloire . . .
—Evite seulement la mort !

Juin 1881.



TABLE